

Dumont-Durville

5

EXTRAIT DU BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE



RAPPORT

SUR LE

VOYAGE DE M. LE CAPITAINE BEECHEY

AU DÉTROIT DE BEHRING.

Par M. le Capitaine Dumont-Durville.

Messieurs, en recevant cet ouvrage, mon premier mouvement a été de comparer la date de l'année où le capitaine Beechey termina son voyage, avec celle où son ouvrage a paru, et j'ai reconnu que moins de trois années se sont écoulées entre ces deux époques. C'est ainsi que les voyages de King, de Parry, de Franklin, etc., etc, furent bientôt livrés au public. En général les Anglais comprennent parfaitement combien il est intéressant de faire connaître, le plus tôt possible, les résultats de ces grandes

(1) La Société est instituée pour concourir aux progrès de la Géographie; elle fait entreprendre des Voyages dans les contrées inconnues; elle propose et décerne des prix, établit une correspondance avec les Sociétés savantes, les Voyageurs et les Géographes; publie des relations inédites ainsi que des ouvrages, et fait graver des cartes.— Les étrangers sont admis au même titre que les régnicoles.— Chaque Membre souscrit pour une contribution annuelle de 36 fr., et donne en outre 25 fr., une fois payés, lors de la remise du diplôme.

LA SOCIÉTÉ SE RÉUNIT A PARIS, RUE ET PASSAGE DAUPHINE, n° 36.



2

entreprises ; ils sentent que rien n'est plus susceptible d'assurer le succès de ces relations qu'une prompte publication. En effet, rien ne garantit mieux aux yeux du lecteur la véracité du voyageur, que de s'attacher à lui donner sur-le-champ et sans prétention le récit sincère de ses aventures et de ses observations. Jamais le lecteur n'accordera la même confiance à l'homme qui voudra délayer dans son propre récit les travaux de tous ceux qui l'auront précédé ; tout au moins, au milieu de ces citations étrangères, l'intérêt qui se rattache naturellement au voyageur disparaîtra complètement.

Chez nous, la publication des voyages de découvertes depuis quelques années suit une marche toute différente. M. Freycinet revint en France sur la fin de 1820, et la relation de son voyage est encore loin d'être terminée ; six années se sont écoulées depuis le retour de M. Duperrey, à peine la narration de sa campagne est-elle entamée ; rien encore n'a paru du voyage de M. Bougainville, revenu de sa campagne depuis plus de quatre années ; enfin, messieurs, quelque regret qu'il éprouve à vous faire cet aveu, celui qui vous parle, et qui comptait terminer cette année la publication des longues aventures de l'*Astrolabe*, voit aujourd'hui son espoir à cet égard indéfiniment ajourné. Malgré toute l'activité possible, malgré les mesures qu'il avait prises pour accomplir sa promesse, des obstacles imprévus se sont opposés à l'accomplissement de ses projets, et il a tout sujet de craindre que sa publication ne prenne une marche semblable à celle de ses prédécesseurs (1).

Qu'arrive-t-il de ces déplorables lenteurs ? Telle expédition vraiment estimable en elle-même, et dont les résultats étaient capables d'honorer le gouvernement qui l'avait fait exécuter, excite

(1) Je dois prévenir le public, que, depuis la lecture de ce rapport, les éditeurs ont repris l'impression du voyage de l'*Astrolabe*, suspendue depuis trois ou quatre mois, mais elle marche encore bien lentement. Il en est de même de la gravure des cartes, par défaut de fonds de la part du ministère de la marine.

3

d'abord la curiosité et l'intérêt public ; on attend avec impatience le journal du capitaine, pour se former une juste idée de ses opérations et l'accompagner dans ses périlleuses entreprises. Mais les années s'écoulent, le journal ne se publie point, ou il n'en paraît que des lambeaux décousus qu'on se soucie rarement de parcourir. De nouvelles campagnes viennent se jeter à la traverse des premières et diminuer naturellement l'intérêt qu'elles avaient inspiré ; enfin, au bout de dix, douze ou quinze années, la relation si long-temps attendue apparaît sous la forme de quelques volumineux in-4°, et d'une laborieuse compilation ; mais depuis long-temps les travaux qui y avaient donné lieu sont oubliés, et l'œuvre produite avec tant d'efforts, de temps et de frais, est condamnée à languir sur les rayons d'un petit nombre de bibliothèques, dont la plupart appartiennent aux favoris du ministère, sans avoir été connue du public : heureuse si parfois quelque érudit vient secouer la noble poussière dont elle est couverte, pour y puiser quelque renseignement utile à ses travaux particuliers!.....

Sans doute on ne peut qu'applaudir à la libéralité des ministres qui voulurent entourer ces publications d'un aussi grand luxe ; elles seront certainement des monumens glorieux de leur amour pour les sciences : dans un siècle ou deux, et peut-être bien avant cette époque, ces ouvrages seront-ils l'unique trace qui puisse rappeler avec quelque honneur le passage de ces hommes au pouvoir. En outre ces dépenses, quelque considérables qu'elles soient, sont loin de pouvoir se comparer à tant d'autres qui eurent des motifs si futiles et si honteux. Les sommes accordées à la publication des voyages réunis de l'*Uranie*, de la *Coquille* et de l'*Astrolabe*, seront toujours bien peu de chose près des millions prodigués à tant de cérémonies ridicules, et consommés pour alimenter une foule de sinécures inutiles à l'état.

Pendant ces mêmes ministres, en bornant leurs soins à ces dispendieuses publications, ne remplirent pas encore complètement le but de la science et le vœu national ; ils eussent dû obliger

les capitaines à donner sur-le-champ au public le récit de leurs voyages sous un format modeste, et dont le prix eût été accessible à toutes les classes de la société. Ces petites éditions fussent devenues populaires; chacun de ceux qui avaient porté quelque intérêt au voyage en question eût pu satisfaire sa curiosité, et l'on eût ensuite attendu avec plus de patience l'édition de luxe, où chacune des parties de la science eût été traitée, *ex professo*, avec tout le développement convenable, et accompagnée des atlas propres à lui donner tout l'intérêt possible. Tel était le projet que j'avais présenté à mon retour, pour la publication du voyage de *l'Astrolabe*, au ministre qui dirigeait alors le département de la marine: il y donna d'abord son assentiment, puis des circonstances indépendantes de ma volonté s'opposèrent à son exécution.

Pent-être, messieurs, quelques membres de la commission trouveront que je me suis écarté de l'objet de mon rapport; mais j'ai pensé que l'opinion que je viens d'énoncer ne serait point indifférente aux progrès de la science à laquelle vous consacrez vos travaux. Reproduite dans votre Bulletin, si jamais elle parvient sous les yeux de ceux qui disposent des ressources de l'état, dans l'occasion elle opérera peut-être une influence utile sur leurs délibérations: maintenant je vais revenir au voyage du capitaine Beechey.

Dans l'introduction nous avons trouvé avec plaisir les instructions que ce navigateur reçut des lords-commissaires de l'amirauté. C'est ainsi qu'avaient agi les plus illustres navigateurs Cook, Vancouver, Lapérouse, d'Entrecasteaux, etc. Nous devons regretter que MM. Freycinet et Duperrey n'aient pas suivi cet exemple; nous devons le regretter d'autant plus, que leurs instructions avaient été rédigées par M. de Rossel, ce digne successeur des Borda, des Fleurieu, etc., et le dernier de ceux qui ont réellement mérité le titre d'hydrographe en France, par sa critique éclairée et l'étendue de ses connaissances dans cette branche importante de la géographie.

Par les instructions remises à M. Beechey, nous voyons qu'il avait pour objet de se rendre successivement au détroit de Behring dans les années de 1826 et de 1827, pour y attendre les expéditions du capitaine Parry et du capitaine Franklin, et leur procurer les moyens d'opérer leur retour en Europe.

Sur la route, il lui était enjoint d'opérer diverses reconnaissances dans l'océan Pacifique. Un naturaliste, proprement dit, M. Tradescant Lay et quelques officiers de l'expédition étaient chargés des observations et des recherches d'histoire naturelle.

Le navire *le Blossom*, armé de seize canons et monté par cent hommes, non compris les surnuméraires, fut remis à la disposition du capitaine Beechey; en outre, sa plus grande embarcation fut grée en schooner, pontée et armée de manière à pouvoir au besoin servir de conserve au navire principal: précaution utile, et qui ne devrait jamais être négligée dans des expéditions de cette nature!...

Le Blossom appareilla de Spithead le 19 mai 1825 (55 jours après le retour de *la Coquille* en France); il passa, le 30, sur l'espace qu'occupent les *Huit-Roches* sur les cartes, sans rien voir, et arriva le 1^{er} juin suivant à Ténériffe. La relâche du capitaine Beechey à Santa-Cruz ne fut que de quatre jours, et il dut se borner à quelques promenades dans cette ville et à Laguna, qui n'offrent rien de nouveau au lecteur.

Le 24 juin, il coupa l'équateur par 30° 2' longitude ouest (du méridien de Greenwich, et dans ce rapport on comptera toujours du même méridien.) Le 26, il rangea, à six lieues de distance, l'île Fernand-Noronha, et le 11 juillet au soir l'expédition mouilla dans la baie spacieuse de Rio-Janeiro.

Ce point est aujourd'hui tellement connu des Européens, que le capitaine Beechey n'a pas jugé à propos de rien ajouter aux nombreuses descriptions dont il a été l'objet; il mesura seulement avec exactitude les hauteurs du pic de Corcovado et du Pain-de-Sucre. La première de ces masses de granite se trouve élevée de

2307 pieds anglais au-dessus du niveau de la marée moyenne, et le Pain-de-Sucre de 1292 pieds.

Le *Blossom* quitta Rio-Janeiro le 13 août. A son passage devant la rivière de la Plata, il fut accueilli durant huit jours par une série de *pamperos* fougueux, entremêlés, comme de coutume, de tonnerre, d'éclairs, de grêle et d'intervalles de beau temps. Le 10 septembre, on dépassa la partie orientale des îles Falckland (îles Malouines des Français). Après avoir essayé seulement deux coups de vent de la partie de l'ouest et de peu de durée, le 16 on se trouva tout à coup, par l'effet des courans, en 24 heures, à six ou sept lieues du cap Horn, tandis qu'on s'en estimait à soixante-dix milles au sud.

Le jour suivant, les îles Saint-Ildefonse furent rangées à six milles de distance, et les côtes méridionales de la Terre-de-Feu se développèrent aux yeux de nos navigateurs. Accoutumés aux délicieux paysages de Rio-Janeiro, ils étaient vivement frappés du contraste que leur présentait l'aspect triste, sombre et sauvage de ces terres antarctiques.

L'expédition continua sa route à l'ouest sans obstacle, et le 26 elle se trouvait déjà à cinquante lieues à l'ouest du cap Pillar. Le capitaine Beechey observe avec raison que peu de navires ont doublé avec autant de succès et de rapidité le cap Horn, naguère si redouté des navigateurs.

Le 8 octobre, on jeta l'ancre sur la rade de la Conception, devant Talcahuano. Les observations du capitaine Beechey sur ce village, sur la ville de la Conception et sur le pays environnant nous ont paru de la plus grande exactitude, et coïncident en tout point avec celles que nous fîmes, sur cette partie du Chili, en janvier et février 1823. La situation du pays avait peu changé dans l'espace de temps qui s'était écoulé entre ces deux visites, et les habitans de ces contrées lointaines étaient encore loin de recueillir les fruits des sacrifices qu'il leur avait fallu faire pour conquérir et cimenter leur indépendance.

On reprit la mer le 24 octobre; on resta deux jours à l'ancre devant Valparaiso, puis on gouverna vers l'île Sala-y-Gomez. Cette île, ou plutôt cet amas informe de rochers déchirés, dépouillés et confusément entassés, fut reconnue de très-près dans la journée du 15 novembre, et sa position fut fixée avec la plus grande précision. A quelque distance à l'ouest, on chercha vainement une prétendue île nommée Washington et Coffin, qui devait avoir été découverte par un navire américain.

Le 17, le *Blossom* se trouvait devant l'île de Pâques, et l'on communiqua sur-le-champ avec les habitans. Ceux-ci montrèrent d'abord les dispositions les plus amicales, tout en se livrant à leur penchant naturel pour le vol. Mais au moment où les Anglais débarquèrent pour visiter l'île, ils furent accueillis, par les naturels du pays, à coups de pierres et de bâton; on fut obligé de faire feu sur les insulaires pour les repousser, et l'on se rembarqua sans avoir eu avec ces sauvages d'autres communications. M. Beechey fait remarquer la grande ressemblance des habitans de l'île de Pâques avec les nouveaux Zélandais, malgré l'espace immense qui sépare les deux terres. En parlant des statues colossales et grossièrement taillées qui attirèrent l'attention de tous les voyageurs qui touchèrent à l'île de Pâques, il est disposé à croire qu'elles furent l'ouvrage d'une race d'hommes différente de celle qui occupe aujourd'hui cette île, et qui aurait disparu à la suite de quelque grande catastrophe.

De l'île de Pâques l'expédition cingla à l'ouest, visita Ducie, petit îlot bas, inhabité, et dont l'intérieur est occupé par un lagon; puis on passa à l'île Elizabeth, plus grande, plus élevée, mais également inhabitée. M. Beechey nous la dépeint comme une masse compacte de nature madréporique, élevée de quatre-vingts pieds au-dessus du niveau de la mer, longue de cinq milles sur un seul de largeur; le sol est uniformément couvert d'épaisses broussailles, et ne contient aucune source. Quelle autre action que celle des volcans a pu faire surgir une pareille masse de corail à une aussi grande hauteur au-dessus du niveau des mers?...

On ne s'étonnera point que cette île soit inhabitée, quand on apprendra qu'elle ne produit aucune racine comestible, et qu'il n'y avait pas d'autre fruit susceptible d'être mangé que celui du *pandanus*, qui est lui-même loin d'être nutritif ni agréable au goût.

M. Beechey nous fait remarquer que ce coin de terre, dont on attribuait jusqu'alors la découverte au capitaine Henderson de l'*Hercule* et à celui de l'*Elizabeth*, fut pour la première fois visité par l'équipage de l'*Essex*, ce malheureux navire que la rage d'une baleine engloutit dans les flots de l'océan Pacifique. Deux des naufragés préférèrent demeurer dans cet aride et stérile flot, au risque de tenir plus long-temps la mer; ils furent recueillis quelque temps après par un baleinier, qui avait appris à Valparaiso leur position de la bouche de ceux de leurs camarades qui avaient pu se sauver dans les canots.

Le 4 décembre, on aperçut de loin les pitons de l'île Pitcairn, et en approchant de terre nos voyageurs furent accueillis par les habitans, qui vinrent au-devant du *Blossom* dans un canot gréé à l'européenne. Le navire resta dix-huit jours près de Pitcairn, et M. Beechey ou ses compagnons eurent, durant tout ce temps, des relations amicales avec les habitans. Rien n'est plus gracieux, rien n'est plus intéressant que le tableau qu'il a tracé du caractère aimable, des mœurs douces et des pieuses habitudes de cette petite peuplade. M. Beechey s'est procuré, de la bouche même du vieux John Adams, les renseignemens les plus positifs et les plus incontestables sur la cause de la rébellion de Christiern et de ses compagnons, sur leurs aventures après leur révolte, leur établissement à Pitcairn, et l'histoire de la colonie depuis sa fondation jusqu'à l'époque où le *Blossom* vint la visiter. Je ne pense pas abuser de votre patience, messieurs, en vous donnant ici le résumé succinct de cet intéressant épisode.

Malgré les protestations réitérées de Bligh dans la relation qu'il publia pour lui servir de justification à son retour en Angleterre,

il est désormais constant que les procédés de ce farouche marin envers Christiern et plusieurs des officiers du *Bounty* furent la véritable cause de leur révolte. Sans doute rien ne saurait les justifier d'avoir cédé au besoin de la vengeance et de s'être rendus coupables du crime le plus grave, suivant les lois de la discipline militaire. Mais les hommes qui voudront bien se mettre à la place de Christiern, qui auront essayé comme lui les outrages journaliers d'un chef injuste et brutal; ceux-là comprendront tout ce que l'existence de l'homme de mer offre en pareil cas de dégoût et d'amertume, et seront plus disposés à plaindre Christiern qu'à le blâmer.

Quoi qu'il en soit, du moment où les révoltés eurent jeté dans un canot *Bligh* et ceux qu'ils ne jugèrent point à propos d'associer à leur fortune, ils se déterminèrent à retourner à Taïti, où les rappelaient les souvenirs des jours heureux qu'ils y avaient passés et des tendres attachemens qu'ils y avaient contractés. Sur leur route ils touchèrent à Toubouaï, mais ils furent accueillis hostilement par les naturels, qui se refusèrent à aucun rapport d'amitié avec eux. A Taïti les insulaires les comblèrent de prévenances, et plusieurs personnes des deux sexes consentirent à s'embarquer avec eux. Ils retournèrent à Toubouaï pour s'y établir, et ils travaillaient déjà à la construction d'un fort quand on découvrit que les insulaires avaient tramé une conspiration dont le but était de massacrer tous les Anglais.

Ceux-ci prévirent l'effet de ce complot en tombant sur les naturels, dont plusieurs furent tués et blessés et le reste obligé de se retirer dans l'intérieur de l'île. A la suite de cet événement, malgré l'avis de Christiern, qui voulait demeurer à Toubouaï, les Anglais retournèrent à Taïti. La plupart restèrent sur cette île et furent repris deux ans après par la frégate *la Pandora*, qui avait été expédiée d'Angleterre à la recherche des mutins du *Bounty*.

Christiern ne resta que 24 heures à Taïti et remit à la voile avec les huit Européens qui lui étaient restés fidèles, six insulaires de

Toubouï ou de Taïti, et douze femmes de cette dernière île. Il se dirigea vers Pitcairn, où il se décida à fonder la nouvelle colonie, et le navire fut brûlé après qu'on en eut débarqué tout ce qui pouvait être de quelque utilité.

Le premier soin des colons fut de défricher la terre, de bâtir des maisons, en un mot de se procurer tous les objets nécessaires aux besoins et même aux agrémens de la vie : les deux premières années se passèrent assez paisiblement, mais la discorde secoua bientôt ses torches sur cette petite peuplade. Les haines s'allumèrent, d'horribles vengeances eurent lieu, et peu d'années suffirent pour amener la colonie à une ruine presque complète.

L'un des Anglais nommé Williams ayant perdu sa femme, voulut être dédommagé de cette privation, et ses camarades obligèrent un des naturels à lui céder la sienne. Les naturels, indignés de cet acte d'iniquité, tramèrent la perte des Européens; leur complot fut découvert, et les deux auteurs succombèrent sous les coups de leurs propres compatriotes, qui consentirent à ce prix à obtenir le pardon des Anglais.

Deux ans après, les naturels, poussés une seconde fois à bout par les mauvais traitemens des Anglais, se révoltèrent encore. Cette fois cinq Européens furent tués par trahison; le malheureux Christian fut de ce nombre, et les naturels restèrent les maîtres de l'île. ^{Deux} Les Anglais demeurèrent dans le village avec eux, et les deux autres s'enfuirent dans les bois.

Mais les vainqueurs ne tardèrent pas à se disputer le choix des femmes; deux naturels furent tués, et leur meurtrier alla se joindre aux deux Anglais fugitifs, qui le firent à leur tour périr.

En outre, les veuves des Anglais, irritées contre leurs assassins, jurèrent de venger la mort de leurs époux. Les deux derniers naturels furent massacrés le 3 octobre 1793. Il ne resta plus alors que quatre Anglais, deux femmes et quelques enfans; et leur existence eût été assez paisible, si les femmes, tourmentées par le désir de revoir leur pays, n'eussent souvent troublé la tranquillité publique.

Leur mécontentement fut même quelquefois poussé au point de vouloir tuer tous les hommes, et ceux-ci étaient sans cesse obligés d'être sur leurs gardes pour éviter de périr sous les coups de leurs compagnes.

Le 27 décembre 1795, la vue d'un navire qui passa près de l'île leur causa de grandes inquiétudes. Mais ils en furent quittes pour la peur d'être découverts.

Dans les années suivantes la tranquillité se rétablit parmi les colons; les individus des deux sexes vécurent entre eux en meilleure intelligence, et ils se rendirent mutuellement toutes sortes de petits services. Mais au mois d'avril 1798, un des Anglais ayant réussi à faire de l'eau-de-vie avec la racine du *fil* (*dracæna terminalis*), cette funeste découverte enfanta de nouveaux désordres. Dans un accès d'ivresse un des Européens se précipita du sommet d'un morne et se cassa le cou. Ses compagnons, avertis par cet exemple, jurèrent de ne plus toucher à cette liqueur, et, ce qui est plus remarquable, ils tinrent leur parole.

En 1799, un des trois Anglais qui restaient, ayant perdu sa femme, au lieu de se contenter de celles qui étaient libres, voulut avoir celle d'un de ses deux camarades, et pour y réussir il chercha à les faire périr tous les deux. Ceux-ci, pour prévenir l'effet de ses menaces, jugèrent à propos de s'en défaire en le tuant à coups de hache.

Des quinze hommes qui étaient primitivement arrivés sur Pitcairn, il n'en restait plus que deux, nommés Young et Adams. Les scènes affreuses dont ils avaient été acteurs ou témoins leur avaient inspiré de sérieuses réflexions, et leur conduite eut dès lors une direction toute différente; ils s'occupèrent sérieusement de l'éducation de leurs enfans et de ceux de leurs malheureux compagnons, et s'attachèrent à leur inspirer des sentimens de vertu et de piété.

Young mourut de maladie au bout d'un an, et Adams (John) resta seul à la tête de la colonie, chargé de l'éducation de 19 enfans, dont

plusieurs se trouvaient entre sept et neuf ans. Il redoubla de zèle et d'activité dans ses louables projets, et ses efforts furent couronnés de succès, même au-delà de son attente. Non-seulement les enfans répondirent à ses soins; mais leurs mères elles-mêmes revinrent peu à peu à de meilleures dispositions. Par la suite, des unions régulières se formèrent entre les jeunes gens des diverses familles, sous les auspices de John Adams, et il en résulta bientôt une petite société où régnèrent la paix et le bonheur. Les sentimens les plus touchans d'une bienveillance réciproque animent aujourd'hui tous ses membres les uns envers les autres, et tous portent à leur respectable patriarche la vénération la plus profonde et l'attachement le plus tendre, en retour des soins qu'ils en ont reçus et de la piété fervente et sincère qu'il a su leur inspirer par ses leçons et par son exemple.

Nous n'entrerons pas dans tous les détails que donne le capitaine Beechey touchant ses relations avec ses aimables hôtes de Pitcairn; ce récit perdrait trop à être mutilé, et nous le recommandons vivement à la curiosité du lecteur: rien ne mérite plus son intérêt que ce mélange de la civilisation européenne avec les mœurs encore demi sauvages de l'habitant de Taïti. C'est peut-être l'unique exemple de ce genre qui se soit présenté aux yeux du philosophe, du moins c'est le seul sur lequel nous possédions des documens aussi positifs, aussi circonstanciés.

A l'époque du passage du *Blossom*, Pitcairn comptait soixante-six habitans, dont trente-six sont du sexe masculin et trente du sexe féminin. Six seulement des fondateurs de la colonie sont encore vivans; savoir: cinq femmes et un homme; leurs enfans sont au nombre de vingt, et leurs petits-enfans au nombre de trente-sept. Deux individus s'y sont établis dans les dernières années, et il en est sorti un enfant. Depuis la fondation de la colonie il n'y a eu que deux morts naturelles.

Il est digne de remarque qu'à l'époque où nos colons vinrent s'établir sur Pitcairn ils y trouvèrent les vestiges de plusieurs ha-

bitations et *morais*, et trois ou quatre figures grossièrement sculptées. Ces débris leur annoncèrent que l'île avait été habitée par une race d'hommes semblable à celle de *Taïti*; ils prouvèrent même qu'un temps peu considérable avait dû s'écouler entre leur disparition et l'arrivée des Européens.

Le 23 décembre, l'expédition examina Oeno, qui n'est qu'un petit flot bas, inhabité et couvert de broussailles. Le canot qui tenta d'y débarquer fut jeté par le ressac au rivage, où il fut brisé; un des hommes qui le montaient périt, et les autres ne furent sauvés qu'après avoir couru les plus grands dangers.

On vit, le 27, l'île Crescent, sur laquelle on distingua une quarantaine de naturels, et plusieurs hangars qui leur servaient de maisons.

Le 30, le *Blossom* mouilla dans l'intérieur du récif qui environne le groupe d'îles hautes nommées par Wilson, *Gambier*. Nous regrettons que M. Beechey ne nous ait pas donné les noms assignés par les indigènes à ces îles, au lieu de leur imposer ceux de diverses personnes de son équipage. Aujourd'hui cette distribution de noms n'est qu'une vaine gloriole, et ne peut être admissible qu'autant qu'on ne peut pas se procurer les désignations des habitans.

Du reste, la relâche du *Blossom* fut de quatorze jours, et durant ce temps M. Beechey s'est procuré des renseignemens très-curieux et très-étendus sur les habitans de ce groupe. Ce morceau est du plus vif intérêt, et il complétera nos notions sur l'ethnographie des Polynésiens situés le plus à l'est de l'océan Pacifique.

Il en résulte que ces insulaires étaient beaucoup moins avancés en civilisation que ceux de Taïti et des îles voisines. Les rangs de la société étaient à peine marqués parmi eux; leur industrie était très-bornée; en place de pirogues, ils n'avaient que des espèces de radeaux. Aucun autre quadrupède que le rat ne leur était connu; ils n'avaient encore aucune connaissance ni du fer ni des effets des armes à feu. Toutefois M. Beechey est disposé à penser qu'ils ne sont point cannibales, tandis que les habitans de plusieurs des îles

basses qui les environnent passent pour pratiquer cette horrible coutume. M. Beechey n'a point donné de vocabulaire de leur langage; mais le peu de mots qu'il en cite m'a suffi pour me démontrer qu'il est radicalement le même que celui de Taïti.

Le penchant extraordinaire des naturels pour le vol rendit les communications des Anglais avec la terre fort difficiles, et fut cause de plusieurs agressions de la part des naturels, que les Anglais furent contraints de repousser par la force des armes. M. Beechey, malgré sa partialité pour Cook, ne peut s'empêcher de remarquer que pour le maintien de la paix, la rigidité de ce grand navigateur envers les insulaires de l'océan Pacifique était bien préférable à l'extrême douceur adoptée par le malheureux Lapérouse. Je partage entièrement l'opinion du capitaine Beechey; mais je répète ici l'observation que j'ai déjà faite dans mon rapport sur le projet de M. Buckingham: «Aujourd'hui des actes d'une justice aussi sommaire que celle de Cook ne seraient plus excusables dans un chef d'expédition.»

Ce groupe se compose de cinq îles et de plusieurs îlots entourés d'un récif commun qui a quarante milles de circuit. La plus grande des îles n'a guère que quatre milles de long sur un mille de large, et est surmontée par deux pitons en forme de cônes, élevés de 1284 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le naturaliste lira avec le plus vif intérêt les judicieuses observations de M. Beechey sur la constitution géologique de ces îlots, et particulièrement sur la disposition des singulières constructions sous-marines qui leur servent de ceinture. On aimera à voir de quelle manière et par quels procédés des myriades d'animalcules microscopiques parviennent, avec le cours des années, à faire surgir des profondeurs de l'Océan de nouvelles terres; comment ces terres se revêtent peu à peu d'une végétation active, comment enfin elles peuvent devenir la résidence de l'espèce humaine et des animaux qui lui sont utiles.

M. Beechey estime à 1500 le nombre total des habitans des îles

Gambier. Ils sont en général grands, bien faits, et tatoués sur les diverses parties du corps. Les femmes n'étaient nullement disposées à se livrer aux étrangers, et les deux sexes paraissent même fort réservés entre eux. Sur plusieurs centaines d'individus, le chirurgien ne cite qu'une seule difformité naturelle: mais ces hommes lui parurent sujets à une espèce de lèpre, qu'il attribue à leur transition subite et fréquente des eaux salées de la mer aux rayons d'un soleil brûlant. Les hommes sont presque entièrement nus, et l'usage du *maro* (sorte de ceinture ou vêtement destiné à cacher les parties naturelles) leur est inconnu. Leurs cases sont vastes, solidement construites et bien aérées. Leur nourriture habituelle paraît être le *mahi* des Taïtiens, espèce de pâte fermentée et composée d'un mélange de bananes, de fruit à pain et de racine de tî bouillie, qui répand une odeur forte et très-désagréable. Ils n'ont ni casse-tête, ni frondes, ni arcs, ni flèches, et leurs armes se réduisent à des lances armées d'arêtes de poisson, à des bâtons et à des pierres.

Le *Blossom*, ayant quitté le groupe de Gambier le 13 janvier, passa, le jour suivant, le long du petit groupe de Hood, composé d'îlots couverts de verdure et aujourd'hui inhabités. Le 18 on se trouva près de l'île Minerve (Clermont-Tonnerre de M. Duperrey), et l'on communiqua avec les habitans, qui ne voulurent point monter à bord du *Blossom* ni laisser les Anglais approcher d'eux. Leur nombre total fut estimé à deux cents. Tandis que le navire se trouvait près de cette île, il s'en fallut peu qu'il ne fût inondé par la décharge d'une trombe de mer.

On longea, le 21, l'île Serle, et l'on reconnut que les trois mornes signalés par Krusenstern n'étaient que trois massifs d'arbres plus élevés que le reste de la végétation. On supposa qu'elle pouvait contenir une centaine d'habitans.

Le 23, on examina l'île Whitsunday, située quarante milles plus à l'ouest que ne la plaça le capitaine Wallis, qui la découvrit. Les canots y abordèrent et observèrent plusieurs cabanes et divers sen-

tiers bien battus dans les bois ; mais on ne vit aucun insulaire. Cette île est entièrement madréporique ; la hauteur moyenne du sol n'est que de six pieds au-dessus du niveau de la mer. A cinq cents verges du récif escarpé qui l'environne on ne trouve point de fond en filant 1500 pieds de ligne.

On passa devant l'île de la Reine-Charlotte, où l'on observa encore des cabanes sans habitans. Le lendemain on prolongea l'île du Lagon de Cook, dont les naturels communiquèrent paisiblement avec les Anglais, et montrèrent la plus grande probité dans leurs marchés. Les femmes arrachaient des mains des hommes, à mesure qu'ils arrivaient au rivage, tous les objets que ceux-ci avaient pu se procurer par leurs échanges. Dans la soirée on vit encore l'île des Lanciers de Bougainville (*I. Thrum-Cape de Cook*), sur laquelle on ne remarqua qu'une cabane sans habitans.

On communiqua, le jour suivant, avec les naturels de l'île Egmont, qui échangèrent avec empressement tout ce qu'ils possédaient pour de petits morceaux de fer : seulement ils se montrèrent plus difficiles pour des bâtons surmontés d'une touffe de plumes noires qui semblaient être une marque de commandement, et qu'ils refusèrent de céder aux désirs de leurs hôtes.

Le 1^{er} février, on débarqua pour faire du bois sur un petit flot désert qui reçut le nom de Barrow. On y trouva les débris de quelques cabanes et de plusieurs pirogues qui annonçaient qu'elle devait être visitée à certaines époques par les habitans des îles voisines ; puis on reconnut l'île Carysford d'Edwards. Le 3, on fit le tour de l'île Matilda ou Osnaburgh, et l'on découvrit, à peu de distance au S. E. de celle-ci, une autre petite île que M. Beechey nomma île Cockburn.

Sur la première on rencontra les ancres et les nombreux débris d'un navire. Un morceau de pompe en plomb portait le millésime de 1790, et l'on conjectura que ces restes devaient appartenir au navire *le Matilda*, qui fit naufrage en 1792, dans ces mêmes pa-

rages. Cette île ne paraît avoir encore été habitée que par les oiseaux de mer, les lézards, les crabes et les tortues.

On remarqua des habitans sur l'île du Lagon de Bligh ; mais le ressac empêcha qu'on pût communiquer avec eux. Deux jours après, *le Blossom* découvrit une petite île qui fut nommée Byam-Martin. Elle se trouvait, pour le moment, occupée par une quarantaine de naturels convertis au christianisme, que le vent avait entraînés sur cette île, où leur pirogue avait fait naufrage. L'île de Byam-Martin est éloignée de près de 500 milles dans l'est du point de départ des naufragés, et ce fait vient à l'appui de ceux que l'on citait déjà pour démontrer que les îles de l'océan Pacifique avaient très-bien pu recevoir leurs habitans de l'occident contre la direction des vents alisés.

M. Beechey consentit à se charger d'un des naufragés, nommé Touwari, et à le ramener avec sa femme et ses enfans à Taïti.

Le lendemain on se trouva près de Gloucester, et il s'en fallut peu que le courant ne jetât le navire sur les récifs de l'île, tandis qu'on essayait de les doubler au vent. La forme et l'étendue actuelle de cette île parurent différer sensiblement de celles que lui avaient assignées le capitaine Wallis, qui la vit le premier.

Peu après on aperçut l'île de la Harpe (*I. Bow de Cook*), dont on examina le circuit de très-près. Elle n'a pas moins de 30 milles de long sur cinq de large ; mais elle se réduit à une bande étroite de terre bien boisée du côté du vent seulement, qui environne une immense lagune. Sur cette île, Touwari retrouva son frère avec plusieurs de ses amis, et les Anglais rencontrèrent le brick anglais *le Dart*, dont les hommes étaient employés à la pêche des perles.

Alors on put apprendre, au moyen d'un interprète, que Touwari et ses compagnons appartenaient à l'île Anaa (*I. Chain de Cook*), tributaire de Taïti, bien qu'elle en soit éloignée de trois cents milles. A l'avènement du jeune Pomare au trône, Touwari et cent cinquante de ses compatriotes s'embarquèrent dans trois

doubles pirogues pour aller rendre leurs hommages à leur nouveau suzerain. Déjà ils apercevaient les pitons de Maitea, quand ils furent surpris par les vents d'ouest, qui les entraînent à une grande distance dans l'est. Quand ces vents cessèrent, ils voulurent en vain reprendre le chemin de Taïti ; ils restèrent en proie pendant un temps considérable aux calmes et aux vents contraires ; leurs provisions de vivres s'épuisèrent, ils eurent à souffrir les privations les plus cruelles et les souffrances les plus horribles, et furent obligés, pour se soutenir, d'avoir recours aux cadavres de ceux qui périsaient d'inanition. Enfin ils rencontrèrent une petite île que M. Beechey reconnut être l'île Barrow, où ils séjournèrent trois mois pour se remettre de leurs fatigues et se disposer à reprendre la mer. En quittant Barrow, ils touchèrent successivement sur deux petites îles ; mais sur la dernière (I. Byam-Martin), leur pirogue défonça, et ils travaillaient depuis huit mois à la réparer quand *le Blossom* les rencontra. On n'entendit plus parler des deux autres pirogues.

Le Blossom, ayant pénétré par une passe étroite à l'intérieur du Lagon, mouilla, le 15 février, à un quart de mille du rivage. Le portrait que M. Beechey nous trace des habitans est loin d'être flatteur : à l'entendre, ce serait la race d'hommes la plus indolente, la plus misérable et la plus hideuse de cet archipel.

On se procura de l'eau potable en creusant des puits dans le sable et le corail. Les hommes de l'équipage pouvaient boire de l'eau d'un puits ainsi pratiqué à une verge du bord de la mer, et les naturels n'en employaient pas d'autre. Toutefois M. Beechey pense que l'usage habituel de cette eau serait malsain pour des Européens.

Les naturels, dont le nombre ne s'élève pas à plus d'un cent, n'avaient renoncé au cannibalisme que depuis très-peu de temps, et ils exprimèrent, d'une manière non équivoque, la satisfaction que leur causaient les repas de chair humaine. Les corps des ennemis

tués au combat, des personnes qui périssaient de mort violente et des meurtriers étaient destinés à ces banquets.

Les femmes étaient traitées avec la plus grande brutalité, et leurs maris n'avaient pour elles aucune sorte d'égards. Elles étaient chargées des travaux pénibles, tandis que leurs époux restaient plongés dans une parfaite apathie. D'après le tableau que trace M. Beechey, de la conduite de ces hommes envers le sexe le plus faible, je suis disposé à croire que ce sexe est encore plus misérable et plus dégradé sur cette île que parmi les chétives tribus de l'Australie.

Malgré cet abrutissement, un naturel de l'île Chain remplissait parmi ces barbares les fonctions de missionnaire, et par son admirable constance, il avait déjà réussi à les faire renoncer à leurs idoles primitives et à prononcer soir et matin des prières suivant le culte des chrétiens.

M. Beechey renouvelle ici ses opinions relativement à la formation présumée de l'île Bow. Elles m'ont paru d'une parfaite exactitude et complètement d'accord avec ce que j'ai moi-même observé dans mes voyages sur *la Coquille* et sur *l'Astrolabe*. Nul navigateur n'avait encore décrit d'une manière si détaillée, si satisfaisante les accidens géologiques offerts par les îles de formation madréporique.

On quitta l'île Bow le 20 février, et l'on visita successivement diverses autres îles basses de même nature, dont deux, jusqu'alors inconnues, furent nommées Melville et Croker. L'île nommée Lostange par M. Duperrey doit être, à ce qu'il paraît, l'île Prince William-Henri de Wallis, qui aurait commis une erreur de dix minutes pour sa latitude.

Depuis l'île de Pâques jusqu'à Taïti, M. Beechey visita successivement trente-deux îles, dont deux seulement sont habitées, et contiennent une population présumée de 3,100 ames. Le groupe de Gambier et l'île de Pâques seules en contiennent 2,260, de sorte qu'il ne reste que 840 habitans pour toutes les autres ensemble.

M. Beechey agite un instant la question sur la manière dont ces

îles ont été primitivement peuplées, et il démontre que la direction des vents alisés ne s'oppose nullement à la migration de l'ouest vers l'est, attendu que ces vents sont fréquemment remplacés, durant deux ou trois mois de l'année, par les vents de la mousson d'ouest. Il allègue le naufrage de Touvari et de ses compagnons, et conclut que de pareils cas ont dû souvent se représenter et suffire pour peupler toutes les îles en question. On doit se rappeler, du reste, que cette opinion fut déjà formellement émise par Forster, et appuyée par ce savant observateur des preuves les plus convaincantes.

Notre navigateur essaie de déduire l'accroissement progressif des coraux, d'après le déplacement des restes du naufrage du navire *le Matilda* dans l'île d'Osnaburgh. J'avoue que son raisonnement m'a paru, à cet égard, peu fondé, et je pense que les débris du *Matilda* ont été plutôt transportés à la plage par quelque coup de vent violent, accompagné d'une marée extraordinaire, que par une élévation véritable du sol, et la meilleure preuve en est que M. Beechey convient qu'aucun de ces objets n'était lui-même empâté de coraux. L'unique document positif que l'on possède aujourd'hui sur l'effet général que puisse produire le travail des polypiers, résulte sans doute des observations que les navigateurs de *l'Astrolabe* furent à même de faire sur les débris du naufrage de Lapérouse à Vanikoro. La plupart de ces débris étaient déjà recouverts d'une croûte de corail d'un pouce d'épaisseur, et cette épaisseur allait quelquefois à deux ou trois pouces seulement dans les angles formés par la tige de l'ancre avec ses pates. Ainsi, deux pouces d'accroissement en quarante ans pourraient faire conclure à cinq pouces dans un siècle. Mais je crois qu'il existe certaines circonstances où le travail des polypiers doit avoir un effet beaucoup plus rapide, et certaines îles auront, d'ici à quelques siècles, reçu des accroissemens de terrain fort considérables; des canaux seront détruits et des détroits entiers seront entièrement fermés aux efforts des navigateurs. Alors la Nouvelle-Hollande et la Nouvelle-Guinée ne formeront probablement qu'un seul et même continent.

En passant devant Maïtia, on mesura sa hauteur, qui se trouva être approximativement de 1,432 pieds. Le 18 au soir, on mouilla à Taïti, dans la baie de Toanoa. Le navire fut amarré aux troncs des arbres situés le long du rivage, où il était bien mieux qu'il n'eût pu être à Matavaï, séjour ordinaire des vaisseaux de Cook.

M. Beechey consacra quarante jours à cette relâche, et recueillit, durant ce temps, d'intéressans matériaux sur l'île de Taïti. Toutefois il s'est borné à décrire l'état actuel de la société parmi ses habitans, et pour le reste il renvoie le lecteur aux ouvrages de Wallis, Cook, Vancouver, Wilson, et surtout à l'excellent ouvrage de M. Ellis, sur la Polynésie. A l'égard de ce dernier auteur, M. Beechey fait observer néanmoins qu'il s'est laissé entraîner à l'exagération en traçant les heureux effets produits par les travaux des missionnaires sur l'esprit et la condition des naturels. Leur conversion au christianisme, à ses yeux, se réduit plutôt à un changement de superstition qu'à une véritable réforme. Il n'accorde pas non plus toute son approbation aux réglemens austères introduits par les missionnaires, pour interdire à ces pauvres peuples des amusemens en eux-mêmes fort inoffensifs. Ces amusemens mêmes, dit-il, à défaut d'occupations plus sérieuses, leur deviendraient utiles et les empêcheraient de se livrer à l'indolence et à l'apathie à laquelle ils semblent aujourd'hui presque uniquement abandonnés.

Nous partageons complètement à cet égard l'opinion du capitaine Beechey, si même nous n'allons pas plus loin que lui, et nous rappelons ici la réflexion qui nous échappa dernièrement dans un rapport dont votre commission nous avait chargé. « Les missionnaires de Taïti ne dépassent-ils pas maintenant leur mandat, en assujettissant les naturels confiés à leurs soins à des pratiques de dévotion outrée, plutôt que de s'attacher à leur inspirer, par degrés, le goût d'arts et de métiers utiles, surtout compatibles avec le climat et les productions du pays? »

On doit savoir gré au capitaine Beechey d'avoir pu s'élever au-

dessus d'un vain amour-propre national pour déclarer franchement la vérité au sujet des résultats obtenus par les missionnaires. Assez de voix s'étaient élevées pour proclamer les merveilles qu'ils avaient opérées et la prétendue félicité dont jouissaient aujourd'hui leurs prosélytes. Il était temps qu'un observateur éclairé et exempt de préventions désabusât à ce sujet les yeux de l'Europe et présentât, sous leur véritable point de vue, les réformes opérées par les missionnaires.

Nos navigateurs trouvèrent l'île de Taïti à peu près dans le même état que je l'avais vue trois ans auparavant. Le petit Pomare III, enfant de six à sept ans, était l'héritier de la couronne, et sa tante Pomare Wahine était régente. La jeune Aïmata, fille de la régente et de Pomare II, avait épousé son énorme cousin Pomare Abou-Rahi ou Pomare *Gros-Ventre*. Ces nobles dames, dans leurs rapports avec les Anglais du *Blossom*, paraissent n'avoir pas été beaucoup plus scrupuleuses sur les lois de l'étiquette qu'elles ne l'avaient été avec les Français de la *Coquille*; mais elles furent certainement plus généreuses dans leurs cadeaux.

La régente s'étant aperçue du prix que les Anglais attachaient aux huîtres perlières, avait très-sagement réfléchi qu'un impôt assis sur cette marchandise accroîtrait infailliblement la source de ses revenus. En conséquence, elle expédia des ordres à ses fidèles sujets des *Pomotous*, ou les basses, pour qu'ils eussent à saisir tout navire qui ne se serait pas préalablement pourvu d'une licence royale. Empressés de complaire aux désirs de leur gracieuse souveraine, ses vassaux de l'île *Chain* firent l'application des ordres en question sur le brick le *Dragon*, qu'ils surprirent en flagrant délit. Ils s'en saisirent, le pillèrent complètement et garottèrent le capitaine, qu'ils eurent même la velléité de faire rôtir pour le manger, bien que l'ordre ne parlât point de cette pénalité. Enfin il fut relâché, et au moyen d'une ruse dont il fit usage, il réussit à s'échapper avec son navire des mains de ces douaniers de nouvelle formation.

En vain le consul, car il y a un consul anglais à Taïti, demanda

à Pomare-Wahine la restitution des objets enlevés par ses sujets sur le *Dragon*. S. M. ne fit que rire de ses réclamations, comme elle s'était déjà moquée de ses instances pour lui faire abroger l'impôt qu'elle avait si bien imaginé. Le consul de S. M. britannique étant privé de moyens matériels pour appuyer ses argumens, forcée lui avait été de prendre son parti; mais à l'arrivée du *Blossom*, il les renouvela avec plus de vigueur. A son tour intimidée par les canons de ses hôtes, la régente se vit contrainte de renoncer, mais bien à contre-cœur, à l'impôt dont elle se promettait d'aussi heureux résultats. M. Beechey avoue même que cette contrariété la fit boudier quelque temps, mais qu'enfin la douce musique du tambour lui rendit toute sagacité.

Nous trouvons dans le récit de M. Beechey la description du fameux lac de Papara, situé à 1,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il a trois quarts de mille de circuit; les naturels lui donnent quatorze brasses de profondeur, et assurent qu'il nourrit des anguilles d'une grosseur prodigieuse. Les matières volcaniques que l'on rencontre aux environs donnent lieu à supposer que ce bassin fut jadis un ancien cratère de volcan. Il est alimenté par plusieurs torrens, et comme on ne voit point d'issue apparente pour l'écoulement de ses eaux, il faut admettre que cet écoulement a lieu par quelque canal souterrain.

On lira avec intérêt ce que M. Beechey dit des célèbres morais de Papara et d'Atchourou, et les événemens qui donnèrent lieu à leur érection, au rapport du puissant Raatira Taati.

Déjà plusieurs navigateurs avaient remarqué qu'en général, dans les îles intertropicales de la mer Pacifique, les marées étaient fort irrégulières, et que le plus souvent elles se réduisaient à une marée unique dans les 24 heures, dont le *minimum* de niveau avait lieu dans la matinée et le *maximum* un peu après midi. M. Beechey explique ainsi cette déviation des lois ordinaires de la nature. Les bassins entourés de coraux, en outre des eaux qui s'introduisent par les passes, reçoivent encore toutes celles que la lame peut faire passer par dessus ces espèces de digues; les vents alisés, d'ordinaire

plus frais dans le courant du jour, soulèvent avec plus de force les flots de la mer et rendent l'accroissement des eaux plus considérable au dedans des bassins. La brise tombant habituellement durant la nuit, ces eaux peuvent alors s'écouler, d'où vient le *minimum* de niveau. Cette explication est fort ingénieuse, et je crois que M. Beechey est le premier qui l'ait présentée; mais je ne voudrais pas répondre qu'elle fût à l'abri de toute objection.

Vingt-six jours suffirent à nos voyageurs pour se transporter des riantes plages de Taïti aux bords plus sévères des îles Sandwich. Leurs yeux furent, au premier abord, désagréablement frappés par le teint plus rembruni, les traits plus grossiers et l'air plus sauvage des habitans; mais cette impression s'effaça bien vite, et ils reconnurent dans ces mêmes insulaires une force de caractère étrangère aux Taïtiens efféminés.

On mouilla, le 20, sur la rade de Hono-Rourou, port principal de cet archipel et résidence habituelle du roi. Les Anglais furent très-honnêtement accueillis par le jeune roi Kiou-Kionli et son premier ministre Krimakou, dont la mémoire était encore toute remplie de la manière distinguée avec laquelle la nation anglaise leur avait renvoyé, par la frégate *la Blonde*, les dépouilles mortelles de leurs derniers souverains.

Ces peuples ont fait de rapides progrès dans la civilisation, et M. Beechey a déjà remarqué à Hono-Rourou, ville avec des rues régulières, des magasins assortis de toutes sortes de denrées, des billards, des restaurants, des tavernes, etc., surmontés par de véritables enseignes. Mais, dans ces îles aussi, le zèle religieux des missionnaires avait dépassé les bornes de la raison, de manière à gêner les naturels comme les étrangers fixés dans leur île.

L'expédition ne séjourna que dix jours à Wahou; elle jeta ensuite l'ancre pour un jour ou deux devant Onihou, puis on fit route pour le Kamschatka. Cette traversée n'offrit absolument rien de curieux que les observations météorologiques dont M. Beechey rend un compte très-détaillé.

On rencontra dans le havre de Patrapaulski du Kamschatka le

navire *le Modeste*, commandé par M. Wrangel, navigateur connu par ses tentatives hardies dans les mers polaires. On ne resta que huit jours en ce mouillage, et l'on remit à la voile le 5 juillet. En sortant du havre, le calme et les courans faillirent porter *le Blossom* à la côte.

Le 10, on prolongea les côtes arides et dépouillées de l'île où Behring et vingt-neuf de ses compagnons trouvèrent leur tombeau. A 60° 47' de latitude N., on eut 54 brasses, fond de vase molle et bleuâtre, et le fond ne cessa de diminuer graduellement jusqu'à 30 brasses, en s'avancant de plus en plus au nord. C'est un grand avantage pour la navigation de ces mers refroidies; d'ailleurs on sait que la houle ne peut jamais devenir très-grossière sur les petits fonds. Enfin, dans les mois de juillet et d'août, les nuits sont nulles ou très-courtes, et l'on n'a point à redouter ces douze heures de ténèbres qui reviennent chaque jour dans la zone intertropicale. Ainsi se trouvent balancés les inconvéniens qu'offrent d'autre part les brumes épaisses et presque continuelles des parages plus avancés vers les pôles.

Le 16, on doubla à très-peu de distance la pointe occidentale de l'île Saint-Laurent, et l'on reçut la visite de quatre canots remplis de naturels. M. Beechey fut frappé de leur ressemblance parfaite avec les Esquimaux, et pense qu'ils appartiennent à la même race, bien qu'ils soient un peu moins sales, mieux faits, et que leurs utensiles soient mieux travaillés. Il est curieux néanmoins que leur salut ordinaire ait aussi lieu par le contact mutuel du nez, comme dans la Polynésie.

On dépassa ensuite l'île King, puis on s'avança vers le détroit formé entre les deux pointes extrêmes des continens d'Asie et d'Amérique. Le célèbre Cook n'y avait remarqué que trois îles, et Kotzebue avait cru en distinguer une quatrième sur le même espace. M. Beechey a décidé la question en faveur de Cook. Cependant nous avons remarqué deux différences assez notables entre le travail de M. Beechey et celui de son illustre prédécesseur. D'après

M. Beechey, la plus grande des îles Diomède se trouve précisément sur la ligne qui joint les parties les plus avancées des caps des deux continents, tandis que sur la carte de Cook elle se trouve sensiblement au S.-O. de cette ligne. En outre, M. Beechey donne 53 milles d'ouverture au détroit, tandis que Cook ne lui en avait assigné que 44.

La côte sablonneuse de l'Amérique, au-delà du cap du Prince-de-Galles, fut longée, l'entrée du détroit de Schismareff fut reconnue. On vit, le long du rivage, plusieurs cabanes de naturels. M. Beechey fait remarquer qu'au détroit de Schismareff commence l'usage de cet ornement bizarre qui consiste à se passer, dans deux incisions pratiquées dans l'épaisseur des joues et au-dessous des coins de la bouche, deux espèces de boutons à double tête, en pierre, ivoire ou cristal. Cet ornement est commun ensuite à tous les naturels qui habitent les contrées les plus septentrionales, aussi loin que nos voyageurs ont pu s'avancer.

Le 22 on donna dans la baie, dont la découverte fut due au capitaine Kotzebue, et qui reçut son nom. Le 25 on mouilla sous l'île *Chamisso*, lieu du rendez-vous assigné au capitaine Franklin, pour y rencontrer *le Blossom*. Le jour fixé pour cet objet était le 20 juillet, de sorte qu'on ne se trouvait que de cinq jours en retard. Du reste on n'aperçut aucune trace du passage des voyageurs par terre, et l'on ne trouva sur la cime de l'île *Chamisso* qu'une pile de pierres, que l'on attribua à la visite de Kotzebue, en 1816.

Les compagnons de M. Beechey s'empressèrent de vérifier dans la baie d'Escholtz le fait extraordinaire avancé par M. Kotzebue et le naturaliste de son expédition, touchant l'existence d'une montagne de glace, qui eût été couverte d'une couche de six pouces de terre, tapissée d'une herbe verdoyante et entremêlée d'ossemens de mammouth. Un examen plus sévère de la localité même indiquée par Kotzebue a prouvé que la glace n'était que superficielle. En perçant cette espèce de croûte, on retrouva la terre sous la

forme de vase ou de gravier congelé, à onze pouces de profondeur dans un endroit, et dans un autre à vingt-deux pouces. Cette couche de glace avait été formée par des amas de neige plus ou moins considérables qui auraient été surpris par la gelée au moment même où leur fonte avait lieu, et qui auraient ainsi présenté l'apparence d'une glace compacte. Ensuite des éboulemens, occasionés par les dégels, auraient pu la recouvrir accidentellement d'une couche plus ou moins épaisse de terrain; ainsi s'explique naturellement le fait qui avait induit en erreur les voyageurs russes. On conçoit d'ailleurs que l'intensité plus ou moins grande du froid doit faire varier, dans le cours de chaque année, les formes superficielles de terrains couverts de glaces et de neiges durant les trois quarts de l'année.

Six semaines plus tard, à peu de distance de ce même endroit, M. Collie, le chirurgien, trouva plusieurs défenses et ossemens d'éléphans et autres animaux à l'état de fossiles. A quelques milles plus loin, M. Beechey découvrit une large rivière qu'il nomma *Buckland*.

Par la suite, M. Beechey eut plusieurs fois occasion d'examiner des croûtes de glaces semblables à celles de la baie d'Escholtz, et accidentellement recouvertes de couches de terre plus ou moins épaisses.

Le 30 juillet, *le Blossom* reprit la mer, accompagné par la chaloupe pontée qui lui servait désormais de conserve. On prolongea la côte à six ou sept milles de distance; devant le canal *Hotham*, on toucha sur un banc qui s'étend jusqu'à huit milles de la terre. La mer était si calme que cet accident n'eut aucune suite dangereuse.

Le Blossom continua à suivre la côte à une distance considérable, tandis que la conserve, commandée par M. Elson, la rangeait d'aussi près qu'il était possible et veillait attentivement aux signaux qui eussent pu annoncer le passage du capitaine Franklin. C'est ainsi qu'on put tracer le relevé de la côte de la manière la plus mi-

nutieuse et compléter le beau travail ébauché par l'illustre Cook. On reconnut et on visita successivement les terres élevées du cap Thompson, les plages basses de la pointe Hope, que Cook et Clerke prirent pour une plaine de glace, et les coteaux verdoyans du cap Lisbourn. A partir de ce dernier point, on constata que la direction de la côte courait à l'est l'espace de plus de cinquante milles, jusqu'à l'endroit que M. Beechey a nommé cap Beaufort, bien que la côte ne fasse aucune saillie dans la mer.

Le 13 au matin, comme on avait atteint $71^{\circ} 8'$ de latitude septentrionale, on se trouva au milieu de ces masses de glace flottantes, qui arrêtaient tour à tour Cook et son successeur Clerke. L'expédition rallia la côte et découvrit l'entrée d'un canal remarquable, qui reçut le nom de Wainwright, par $70^{\circ} 30'$ lat. N. *Le Blossom* mouilla à quelques lieues au nord du cap des glaces, près de quelques récifs parallèles à la côte, et fut obligé de laisser son ancre au fond.

Là, *le Blossom* fut rejoint par la conserve, qui avait tracé, dans le plus grand détail, tout le littoral, depuis le moment de leur séparation jusqu'au cap des Glaces. Les deux navires poursuivirent ensemble leur route au nord jusqu'au 17 août, où M. Elson reçut l'ordre de continuer l'exploration de la côte au nord et à l'est, aussi loin que les circonstances le lui permettraient.

Quant à M. Beechey, après avoir de nouveau trouvé la limite des glaces par $71^{\circ} 7'$ lat. N., presque au même point que huit jours auparavant, il se dirigea peu à peu vers le sud, toucha sur divers points de la côte, communiqua fréquemment avec les naturels, et revint enfin, le 28 août au matin, au mouillage, près de l'île Chamisso, où il devait attendre le retour de la barque pontée.

M. Beechey employa son séjour au mouillage à tracer avec plus de soin les contours de la baie Kotzebue et à des communications journalières avec les naturels. Il nous a donné sur les mœurs, les coutumes et l'industrie de ces hommes les détails les plus complets; mais comme ils ont uniformément traité à une race misérable, sale

et presque entièrement réduite aux ressources que leur offre la mer pour leur subsistance, il en résulte que ces détails sont loin d'offrir l'intérêt qui se rattache aux insulaires de la Polynésie, plus favorisés sous tous les rapports par la nature.

Toutefois les habitans de ces régions glacées ne manquaient point d'intelligence. Quelques-uns d'entre eux tracèrent à M. Beechey, avec une sagacité remarquable, tous les accidens de la côte, depuis la baie Norton jusqu'au cap Krusenstern, dans une étendue de plus de 350 milles. Ce capitaine eut aussi une occasion où il put admirer l'adresse avec laquelle ils savent arrimer dans leurs misérables pirogues tous les objets nécessaires aux besoins et même aux agrémens de leur vie nomade et vagabonde. Un jour, il fut tout étonné de voir débarquer de deux de ces fragiles embarcations quatorze personnes, huit pieux de tente, quarante peaux de daim, deux kaïaks, plusieurs quintaux de poissons, deux grands chiens, des paquets de lances, harpons, arcs et flèches, une quantité d'os de baleine, des peaux pleines de hardes, quelques filets énormes en lanières de cuir pour la pêche des petites baleines et des marsouins, huit larges planches, des mâts, des voiles et des pagaies, etc.; en outre des peaux et des dents de chevaux marins, et une quantité de ces objets divers qu'on trouve toujours chez les Esquimaux.

Ces peuples se sont montrés généralement paisibles, inoffensifs, probes et même hospitaliers. Ils passent le petit nombre des beaux jours de l'été dans des tentes de peaux tendues en plein air, et leurs longs hivers dans des demeures creusées en terre, où ils s'arrangent aussi bien qu'il est possible contre les froids rigoureux de ces climats. Ils ont un soin particulier des restes de leurs morts et croient à une existence future, dans laquelle ils jouiront de l'usage de toutes leurs facultés. Ces sauvages sont distribués en petites peuplades tout le long de la côte, depuis le détroit de Behring jusqu'à la pointe Barrow, qui paraît être définitivement l'extrémité N.-O. de l'Amérique, et dans toute cette étendue cette race n'offre aucune différence sensible de mœurs ni de conformation.

M. Elson, dans la conserve, le 17, commença son exploration au cap des Glaces; il côtoya le rivage; il passa, le 20, devant l'entrée du canal Schismareff, et trouva la terre au nord de ce canal plus peuplée qu'aucune partie de la côte plus éloignée vers le sud. Les naturels se montrèrent en général plus turbulens et plus entreprenans, sans doute en raison de ce qu'ils croyaient avoir moins à craindre de la part du petit nombre des étrangers dont ils recevaient la visite. Le 23, à 8 heures du matin, on arriva à la pointe Franklin, située par $70^{\circ} 53'$ lat. N. et 159° longit. O. Au-delà le rivage est bordé par une suite continuelle d'îles de sable, dans une étendue de vingt milles environ. Ensuite la côte se relève en falaises escarpées de cinquante pieds de hauteur, couvertes de glaces, comme dans la baie d'Escholtz.

Nos voyageurs étaient parvenus jusqu'au 71° degré sans rencontrer de glaces, ce qui leur avait donné de grandes espérances de succès pour leur projet. Mais, à quelques milles plus loin, ils commencèrent à découvrir, à une certaine distance au large, les mêmes montagnes de glace qui avaient fait rétrograder *le Blossom*. Toutefois ils continuèrent assez facilement leur route dans l'espace qui restait libre entre la terre et cette barrière glacée. C'est ainsi que M. Elson arriva, le 23 août, près de la pointe Barrow, par $71^{\circ} 24'$ lat. N., et $156^{\circ} 21'$ long. O. A l'est, la vue se trouvait bornée par une chaîne non interrompue de glaces qui paraissaient se joindre à la terre. M. Elson, prenant en considération la saison avancée, et craignant de se voir le chemin barré pour le retour, ne jugea pas à propos de s'avancer plus à l'est.

En conséquence, il mouilla près de la pointe, à l'abri d'un glaçon de quarante pieds de hauteur et de cinquante ou soixante pieds de longueur, qui s'était arrêté par quatre brasses de fond.

Un village d'Esquimaux, plus considérable qu'aucun de ceux qu'on avait encore vus, était situé sur la pointe Barrow, et ses habitans se montrèrent si exigeans et si malintentionnés, que M. Elson ne put exécuter le projet qu'il avait conçu de débarquer sur la pointe,

d'y déposer des instructions pour le capitaine Franklin, et se procurer, de la bouche des naturels, des renseignemens sur la direction ultérieure de la côte.

Du reste, il est maintenant constant que la pointe Barrow, limite des reconnaissances de M. Elson, n'est éloignée que de 146 milles du cap Beechey, terre la plus occidentale reconnue par le capitaine Franklin. La grande question relative aux limites septentrionales du continent américain et au passage si long-temps cherché par le nord, est donc à peu près résolue. Il n'est pas douteux que le premier voyageur doué d'une partie du courage des Franklin, des Ross et des Parry remplira facilement la petite lacune qui reste dans le littoral de l'Amérique septentrionale. Quant au passage en lui-même, il est beaucoup plus douteux qu'aucun navire puisse jamais l'effectuer: quand bien même un capitaine, plus heureux que ses prédécesseurs, en viendrait à bout, sa navigation désormais se réduirait à un tour de force d'une utilité fort médiocre, surtout lorsque la question géographique ne laissera plus aucune sorte de doute.

M. Elson ne resta que quelques heures au mouillage, près de la pointe Barrow. Après avoir déterminé ce point par des observations astronomiques, il reprit la route du S.-O. Il fut d'abord très-contrarié par les calmes et des courans très-violens qui se trouvaient directement contraires à la route qu'il avait à tenir. Toutefois il parvint à surmonter ces obstacles, et, partie à la voile, partie à la cordelle, il avança peu à peu le long de la côte. Le 24, sous le cap Smith, le petit navire faillit être enveloppé par une grande quantité de glaces qui commençaient à se réunir à la côte. Les efforts courageux des Anglais parvinrent à sauver leur embarcation de ces premiers dangers et à la conduire à six ou huit milles plus loin. Mais, lorsqu'ils arrivèrent à l'anse du Refuge, les glaces devinrent tellement rapprochées qu'il fallut renoncer pour le moment à conduire la barque plus loin et se préparer à opérer le retour par terre.

Quelque temps après, la surface de la mer ne présenta plus qu'une

masse de glace assez compacte pour qu'on pût marcher dessus. Durant trois jours, on n'eut aucun espoir de dégager la chaloupe. Le 27 on réussit à la conduire à deux milles plus avant en brisant la glace sur son chemin. Enfin, le 28, les glaces qui bordaient la côte avaient été entraînées au large et, l'on put reprendre la mer; mais on eut à lutter contre les calmes, la houle et les courans contraires.

Cependant, le 29 au soir, on repassa le cap Franklin, et désormais poussés par de fortes brises d'ouest, on fit rapidement route le long de la côte; de sorte que le 3 septembre au soir on put mouiller à six lieues à l'E.-S.-E. du cap Lisburn. Les jours suivans le vent souffla ausud, et on profita de ce retard pour faire la provision de bois et d'eau.

Le petit navire eut beaucoup à souffrir des vents violens et de la grosse mer, contre laquelle il eut à lutter dans les journées des 5, 6 et 7 septembre. Enfin le beau temps revint, on fit route sous des auspices plus favorables, et le 10 M. Elson et ses compagnons eurent la satisfaction de rejoindre leur navire, mouillé près de l'île Chamisso.

Cette navigation fait le plus grand honneur au talent, au courage et à la persévérance de M. Elson. Elle a procuré à la géographie la connaissance de près de 120 milles de côtes tout-à-fait inconnues au-delà du point où Cook avait été contraint de s'arrêter, et elle a tracé avec le plus grand détail toutes celles que ce grand navigateur s'était, pour ainsi dire, contenté d'esquisser. En outre elle a couvert de sondes nombreuses toute la bande de mer qui environne la terre à plus de vingt milles au large.

Tandis que *le Blossom* se trouvait au mouillage de l'île Chamisso, on observa trois aurores boréales et une parhélie, dont l'éclat égalait presque celui de l'astre lui-même.

Le 13 octobre, le thermomètre descendit au-dessous de trois degrés (therm. cent.), et les jours suivans les bords de la baie commencèrent à geler. M. Beechey se décida à quitter la baie de Kot-

zebue, et on repassa le détroit de Behring avec une brume si épaisse qu'on ne put apercevoir que les sommets du cap du Prince de Galles. Le 21, *le Blossom* passa en vue des îles Saint-Georges, Saint-Paul et Sea-Otter, il donna ensuite dans le détroit formé par la pointe S.-O. de Ounemak et de l'île Cougalga; et le 8 novembre, il jeta l'ancre dans le magnifique havre de San - Francisco, sur la côte d'Amérique.

Le récit de M. Beechey nous dépeint les établissemens militaires et civils dans un état complet de misère et de délabrement. La garnison de cette place se composait de soixante-six hommes de troupes à cheval et de quelques artilleurs, mal équipés, mal payés et très-mécontents de leur sort.

Les pères des missions n'étaient pas plus contents que les militaires, parce que la république leur avait retiré le salaire annuel de 400 dollars que chacun d'eux recevait et qui formait une somme totale d'un million de piastres par an; parce que la république exigeait un serment qu'ils ne voulaient point prêter, surtout parce que le nouveau gouvernement leur avait intimé l'ordre d'accorder la liberté aux Indiens jugés honnêtes et capables de subvenir à l'entretien de leur famille, en leur allouant à chacun un lot de terre à cultiver et les distribuant en paroisses desservies par des curés. Cette mesure, toute philanthropique qu'elle fût en apparence, fut jugée funeste pour les missions par M. Beechey. Les naturels en question étaient trop bornés et trop peu susceptibles de raisonnement pour qu'on pût s'attendre à les voir, une fois abandonnés à eux-mêmes, rester fidèles aux travaux et aux occupations auxquelles ils s'étaient formés sous la tutelle des pères de la mission.

M. Beechey entre dans les plus minutieux détails sur les missions de la Haute-Californie, qui sont au nombre de 22, dont 9 sont attachées aux présidios de Monterey et de San-Francisco, et contiennent 7000 Indiens convertis. Ces missions forment la population principale de ces colonies, et seules elles peuvent opposer une barrière suffisante aux ravages des Indiens libres, qui détruiraient

bientôt les autres plantations, si elles étaient réduites à leurs propres forces.

Nous ne répéterons point ici le tableau que nous retrace M. Beechey, après Lapérouse, Vancouver, Langsdorff, etc., des moyens employés par les pères franciscains pour amener leurs prosélytes aux pratiques de leur culte et aux arts de la civilisation par les moyens réunis de la violence, de la fraude et du fanatisme. Cette lutte de la superstition catholique, toute pieuse qu'elle puisse être, contre l'instinct sauvage de l'homme libre, quelque barbare qu'il soit, n'offre rien de bien flatteur pour le philosophe. On aime encore mieux les moyens employés par les dévots méthodistes, car ils se réduisent du moins aux voies de la douceur et de la persuasion.

Pendant le séjour de M. Beechey à Saint-Francisco, les pères, de concert avec les autorités civiles et militaires, envoyèrent une expédition contre un village d'Indiens libres qui avaient repoussé avec courage une injuste agression de la part des Espagnols. Cette fois ils furent obligés de succomber sous les forces supérieures de leurs ennemis, et les atrocités que se permirent les chrétiens font peu d'honneur à leurs prétendus sentimens d'humanité et de dévotion.

Toutefois M. Beechey fait l'observation que les Indiens une fois soumis au joug des pères de la mission semblent mener une existence beaucoup plus heureuse et plus joyeuse que ceux qui jouissent encore de leur liberté. Serait-il donc vrai que l'esclave est plus heureux que l'homme libre? Mais pour en juger avec quelque connaissance de cause il faudrait d'abord se placer soi-même tour à tour dans chacun de ces deux états; alors seulement on pourrait prononcer lequel est préférable.

Quelques curieux seront peut-être satisfaits d'apprendre que le nom de *Californie* provient du mot catalan *californo* (four chaud), qui fut imposé à cette terre par Fernand-Cortez, et cela, parce que les naturels de ces contrées avaient l'habitude, pour raison de

santé, de s'enfermer tout nus dans des grands fours en terre bien échauffés pour transpirer en abondance, se frotter la peau et se laver immédiatement après dans un ruisseau d'eau fraîche.

M. Beechey donne des détails fort curieux sur les mœurs et les coutumes des indigènes de la Haute-Californie. Ces peuplades vivent principalement de la chasse, de la pêche et des glands qui abondent dans leurs forêts. Malgré la distance immense qui les sépare, il est remarquable que les femmes se tatouent les joues de la même manière que celles des Esquimaux au nord du détroit de Behring.

Ces peuples adorent le soleil, brûlent leurs morts et croient qu'après la mort l'âme se dirige vers une contrée située au soleil levant. Ils ont aussi la tradition d'un déluge, et que leurs ancêtres vinrent primitivement du Nord.

M. Beechey observa dans l'église de San-Carmelo un tableau représentant la réception de Lapérouse dans cette mission, exécuté à bord de *l'Astrolabe*, par un des officiers de l'expédition. M. Beechey dit qu'il fit toutes ses offres pour se procurer cette précieuse relique, mais nous apprenons avec plaisir que les pères de la mission ne voulurent pas s'en dessaisir.

En quittant Monterey *le Blossom* piqua au sud pour gagner la région des vents alisés, puis il fit route à l'ouest et fut de retour à Hono-Rourou le 25 janvier, sans avoir rien vu sur sa route.

Dans cette seconde visite, M. Beechey nous présente de nouveaux détails remplis d'intérêt sur l'histoire et l'état actuel des îles Sandwich. Non-seulement les chefs ont su se procurer les objets les plus nécessaires, mais encore ceux de luxe. Le Havre, dans les saisons du printemps et de l'automne est rempli de navires étrangers et l'on y en a vu jusqu'à cinquante à la fois. Trois cents hommes sont formés en régiment et dressés au maniement des armes; le pavillon des Sandwich flotte habituellement sur cinq bricks et huit schooners. Leurs îles ont reçu des consuls de l'Angleterre et des États-Unis. Enfin M. Beechey apprit à son passage que le gouvernement s'occupait de préparer une expédition pour aller prendre possession de quelques-unes des nouvelles Hébrides!....

D'un autre côté, M. Beechey fait observer que les sources de cet accroissement rapide et progressif, surtout le bois de Sandal, ont considérablement diminué. Il faudra donc que les habitans aient recours à de nouveaux moyens d'industrie pour se procurer les objets de fabrique étrangère devenus nécessaires à leurs nouvelles habitudes.

M. Beechey dit aussi quelques mots de la fausse marche adoptée par les missionnaires, pour la direction spirituelle de ces naturels. Leur zèle outré en matière de religion et la sévérité ascétique de leurs doctrines menaçaient déjà la prospérité et la tranquillité de ces îles. Heureusement le roi Kiou-Kiouli, secondé par les principaux chefs, avait su reprendre l'attitude qui lui convenait; il avait secoué le joug que les missionnaires lui avaient déjà imposé et avait été le premier à passer par-dessus une foule de réglemens prohibitifs qu'ils avaient jugé à propos d'établir.

Le 12 février, le célèbre *Krimakou* mourut à la suite d'un refroidissement.

Cet homme avait joué le rôle de premier ministre aux îles Sandwich, tour-à-tour sous le grand Tameamea, son fils Rio-Rio, et enfin sous Kiou-Kiouli; il avait adopté le nom de Pitt, et s'était fait baptiser avec beaucoup d'apparat en 1819, par le chapelain de *l'Uranie*. Ce naturel avait été témoin de la mort de Cook, et Vancouver à son passage avait déjà remarqué ses talens et ses manières; par son zèle et sa persévérance il avait puissamment contribué aux progrès de la civilisation parmi ses concitoyens.

L'expédition ayant mis à la voile le 4 mars se porta sur le parallèle de 18° lat. N. qu'elle suivit l'espace de douze cents lieues, sans apercevoir aucune terre. Le 25, on mesura la hauteur du pic de *l'Assomption* que l'on trouva de 2,096 pieds au-dessus du niveau de la mer, il avait complètement changé d'aspect depuis le temps où il avait été vu par Lapérouse: en place des laves et des matières volcaniques que ce navigateur avait signalées, M. Beechey trouva cette île tapissée de végétation presque jusqu'au sommet, et sa base

était couverte de palmiers. Ce fait, réuni à beaucoup d'autres, ferait penser que depuis un siècle ou deux la plupart des volcans de l'océan Pacifique se sont successivement éteints et promptement couverts d'une riante verdure.

M. Beechey a beaucoup de peine à concilier la position qu'il a fixée pour les dangereuses roches des *Mangs*, avec celles de M. Freycinet qui en est très-différente. Nous ne viderons pas la question; mais il nous paraîtrait assez surprenant que M. Beechey n'eût pu apercevoir en plein jour et à moins de quatre milles de distance des îlots que M. Freycinet annonce avoir été vus de son bâtiment à plus de trente milles d'éloignement!... Au-moins est-il certain que les écueils signalés par le navigateur anglais ont une existence plus positive que ceux du capitaine français... C'est ainsi que le 28 avril 1828, dans les Carolines, *l'Astrolabe* passa sur le lieu même où *l'Uranie* avait signalé une île nouvelle, et s'assura que cette île n'avait jamais existé.

Le 7 avril, on vit les deux îles septentrionales du groupe de *Bashee*; le 10 au soir on dépassa *Piedra-Branca*, et le lendemain matin on mouilla dans le *Typa*, devant l'embouchure de la rivière de Canton. Comme à son ordinaire, le gouvernement ombrageux de la Chine parut fort inquiet de la présence de ce petit navire de guerre, et voulut le renvoyer sur-le-champ. Cependant le capitaine Beechey différa son départ jusqu'au 30 avril. Les calmes et les courans entraînent *le Blossom* vers la côte de Luçon; puis il fit route au nord; on leva le plan de *Botel-Tobago-Xima*, ensuite on se dirigea sur les îles *Lou-Tchou*, pour remplacer l'eau prise à *Macao* qui s'était corrompue, et l'on mouilla dans la baie de *Napakiang*, sur la plus grande des îles de cet archipel.

Aussi soupçonneux que ceux du Japon et de la Chine entre lesquels il se trouve placé et tributaire de l'un et de l'autre, le gouvernement de *Lou-Tchou* eut quelque peine à laisser nos voyageurs sur la rade; enfin les fonctionnaires prirent leur parti à cet égard; mais tout en leur témoignant les politesses les plus exquises, les atten-

tions les plus délicates, ces hommes eurent soin que leurs hôtes bornassent leurs excursions à terre dans les limites les plus étroites, et il ne leur fut pas même permis de visiter la ville de Napa. La réserve de ces insulaires était même poussée à un tel point qu'ils faisaient semblant de n'avoir jamais vu de navire européen, et que plusieurs personnages notés honorablement dans l'intéressant récit du capitaine Hall récusèrent leur identité.

Cependant M. Beechey réussit à recueillir une grande quantité de notes sur les mœurs et les coutumes des insulaires de Lou-Tchou, que le lecteur ne lira pas sans un vif intérêt. Ce navigateur nous représente ces peuples comme un mélange des Japonais et des Chinois, mais dans des proportions telles que les hautes classes de la société semblent plutôt appartenir à cette dernière nation, et les hommes du peuple au sang japonais.

Bien qu'ils ne se servent que des caractères chinois, M. Beechey partage l'opinion de M. Klapproth sur le langage des îles Lou-Tchou, c'est-à-dire qu'il ne serait qu'un dialecte de japonais avec un mélange de beaucoup de mots chinois.

Tout en faisant le plus grand éloge de la relation de M. Hall sur les îles Lou-Tchou, M. Beechey relève diverses erreurs commises par ce savant navigateur. Il prouve par des raisonnemens presque inexpugnables que ces peuples doivent avoir des armes offensives et probablement des canons et des mousquets. L'usage de la monnaie leur est connu, puisqu'il en a vu entre leurs mains. Enfin les punitions corporelles, les supplices, et même la torture, sont pratiqués chez eux, ainsi qu'il en a obtenu l'aveu formel de la bouche des personnages les plus distingués.

Chacun est libre de suivre son opinion en matière de religion; il y a trois sectes principales, celle de Jou, Taou et Fo, mais les sectateurs du dernier sont les moins considérés. Les classes supérieures suivent généralement la doctrine de Confucius, et un temple fut élevé en son honneur à Lou-Tchou en 1663, par les ordres de l'empereur Kang-hi. Les prêtres sont aussi négligés,

aussi méprisés qu'à la Chine, quoiqu'ils soient consultés comme des oracles par les diverses classes de la société.

Il est très-singulier que les habitans de Lou-Tchou laissent leurs morts exposés à l'air jusqu'au moment où il n'en reste plus que les ossemens, pour les renfermer ensuite dans de grands vases placés dans leurs cimetières. Ils ont aussi soin de placer de temps en temps à leur côtés du thé, et des lampes garnies d'huile. Quelle ressemblance étonnante avec les pratiques des Nouveaux-Zélandais!...

M. Beechey termine sa digression sur les îles Lou-Tchou par un résumé de leur histoire, puisé aux meilleures sources; depuis l'époque où elles furent connues pour la première fois des Chinois jusqu'au moment actuel.

L'expédition remit à la voile le 25 mai; on chercha inutilement l'I. Amsterdam, et l'I. Disappointment, et l'on mouilla, le 9 juin, dans une des îles Bonin. M. Beechey trouva sur ces îles, jusqu'alors inhabitées, deux Anglais qui provenaient du naufrage d'un navire baleinier nommé *le William*. Leurs camarades avaient été emmenés quelque temps après leur naufrage par un autre baleinier nommé *le Timor*. Pour eux, ils avaient préféré rester sur l'île, où ils se trouvaient heureux, et ne désiraient que d'avoir chacun une femme.

Les îles Bonin, de formation entièrement volcanique sont entourées de coraux, et couvertes d'une végétation qui présente des productions intertropicales unies à celles des climats tempérés. On n'y aperçut aucun quadrupède, mais les tortues y abondent. Des ouragans furieux y soufflent en hiver, et de violens tremblemens de terre s'y font sentir.

M. Beechey explora soigneusement ce petit archipel, qui se compose de deux groupes, et il pense que ces îles doivent être les mêmes que celles qui furent mentionnées dans un ouvrage publié il y a plusieurs années à Manille, sous le nom de *Islas del Arzobispo*. En même temps il fait observer qu'elles peuvent aussi se rapporter à ce

que dit Kæmpfer de l'île *Bune-Sima*; mais il ajoute avec raison qu'elles n'ont aucune sorte de rapport avec la description qu'on donnée des îles *Bonin*, MM. Klaproth et Abel Remusat d'après des mémoires japonais.

Le *Blossom* quitta les îles *Bonin* le 15 juin; dans le 39^e degré de latitude, il rentra dans les brouillards et il ne les quitta que la veille du jour où il reconnut les côtes du Kamtschatka. On mouilla à Petrapaulski le 2 juillet au soir. Dix-huit jours furent cette fois consacrés à cette relache, et pendant ce temps les navigateurs levèrent le plan détaillé de la baie d'Awatska et de ses havres de Tareinski, Rakovya et Petrapaulski. On fit de nouveau voile vers le détroit de Behring; sur la route on ne vit qu'une seule fois la côte d'Asie dans la journée du 26 juin: le 1^{er} août on passa à deux milles et demi de la pointe occidentale de l'île Saint-Laurent. On laissa tomber l'ancre le jour suivant sous le cap Rodney, pour mettre la barque à la mer. Au rivage la terre est basse, mais elle s'élève promptement dans l'intérieur en pitons sourcilleux et couverts d'une neige éternelle.

Ensuite le *Blossom* continua sa route vers le détroit; tandis que la conserve, qui avait été replacée sous les ordres de M. Elson, cotoya de très-près la terre d'Amérique. Le 5 au matin on doubla le cap Espenburg, et le soir on se retrouva au mouillage de l'île Chamisso.

Le 14, le *Blossom* reconnut que dans le cours de cette année la limite la plus septentrionale des glaces se trouvait par 70° 47' N., et la conserve s'assura qu'elle allait rejoindre la terre à vingt-sept milles à l'est du cap des Glaces, en ne laissant qu'un canal fort étroit le long de la côte. Ainsi cette barrière formidable se trouvait de vingt-quatre milles plus avancée vers le sud que l'année précédente, et les vents d'ouest la comprimaient beaucoup plus sur la côte d'Amérique.

M. Beechey se détermina alors à rétrograder; il toucha sur divers points de la côte pour y élever des signaux et y déposer des infor-

mations pour le capitaine Franklin, et fut de retour à Chamisso le 26 août. Dès le lendemain il remit à la voile, et se dirigea vers le détroit, doubla le cap du Prince-de-Galles à très-petite distance et reconnut les côtes au S.-E. de ce point. Un pic de 2,596 pieds de haut domine ce promontoire à sept lieues à l'intérieur, et sur sa pointe sont deux villages d'Esquimaux; dont un, nommé King-a-Ghe, paraît être le plus important de ces cantons.

Le 31, on donna dans un havre bien fermé, situé à 32 milles au S.-E. du cap, et qui reçut le nom de Port Clarence.

Les habitans de ses bords, au nombre de quatre cents personnes environ, ressemblaient à ceux que l'on avait déjà vus plus au nord, mais étaient en général mieux habillés, et leurs instrumens étaient plus habilement travaillés.

Le 6 septembre, le froid était déjà si vif que les lacs du rivage étaient couverts de glace. Le 6 on sortit du Port Clarence; en passant le détroit, l'expédition fut accueillie par un coup de vent du nord qui lui fit courir des dangers. Le 9 au matin, au moment où l'on virait de bord devant le canal Hotham, le navire toucha sur un banc de sable, et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés que l'équipage parvint à le remettre à flot.

Le lendemain matin on regagna le mouillage de l'île Chamisso, où M. Beechey fut satisfait de trouver les hommes de sa conserve établis; mais il apprit avec chagrin qu'ils avaient perdu leur petit navire, et surtout que trois hommes avaient péri dans le naufrage.

Le lieutenant Belcher, qui commandait la barque dans cette expédition, s'était avancé au nord en cotoyant le rivage et en mouillant sur divers points. Le 19 août, il était arrivé au cap des Glaces; le 21 il voulut poursuivre sa route, mais les glaces l'arrêtèrent par la latitude de 70° 41' N., à 27 milles au N.-E. de ce cap; et il revint mouiller sous ses flancs. Deux fois encore il fit de nouvelles tentatives pour continuer sa route au nord, et chaque fois les glaces l'arrêtèrent par la même latitude. La barque, fatiguée par le mauvais temps, faisait eau, les hommes étaient fatigués et trois d'entre eux

étaient couverts d'engelures et d'ulcères occasionnés par le froid ; en outre, la saison où l'on pouvait espérer de faire le plus de progrès était déjà passée, et il y avait à craindre qu'on ne restât engagé dans les glaces.

Ces considérations déterminèrent le lieutenant Belcher à opérer son retour dans la baie Kotzebue, qu'il atteignit sans accident. Mais dans un moment où les gens de tout l'équipage étaient occupés à terre, la conserve fut surprise par un coup de vent violent qui la jeta sur un banc et la fit couler. Deux matelots et un novice périrent des suites de cette catastrophe, et le lieutenant Belcher avec le reste de l'équipage s'établit sur le rivage. Les Esquimaux, sans se montrer positivement hostiles, dérobaient aux Anglais tous les objets qu'il leur était possible de soustraire à leur surveillance.

M. Beechey ajoute néanmoins que le retour du *Blossom* arriva fort à propos pour les naufragés, attendu que le lendemain même, les Esquimaux, renforcés par deux de leurs pirogues chargées de monde, devinrent plus importuns et même se montrèrent ménaçans.

Dès le 13 septembre les Esquimaux se portèrent à des voies de fait envers les Anglais occupés à creuser une tombe pour un des naufragés ; on allait en venir aux mains de part et d'autre quand un des chefs sauvages intervint entre les deux partis et arrêta l'effusion du sang.

Une affaire plus malheureuse eut lieu quelques jours après, le 29, entre les naturels et les Anglais. Ceux-ci ayant voulu défendre à deux pirogues chargées d'Esquimaux d'aborder sur l'île où ils se trouvaient, les naturels, trouvant sans doute cette injonction inconvenante, sur un terrain où ils avaient quelque droit de se regarder comme les maîtres, s'y refusèrent positivement ; ils passèrent outre et répondirent par des décharges de flèches aux coups de fusils qui leur furent tirés. Ils combattirent avec une obstination et un courage remarquables, et les effets même des armes à feu ne

purent les faire céder. Par un sentiment d'humanité fort honorable, M. Beechey ne voulut point abuser de sa supériorité et aima mieux se retirer avec ses compagnons en laissant les insulaires maîtres du champ de bataille.

Les Anglais firent plusieurs tentatives dans les jours suivans pour regagner la confiance de ces courageux sauvages ; mais leur ressentiment ne put être vaincu ; et ils se refusèrent avec une obstination persévérante à toutes les avances de leurs hôtes. Dans cette escarmouche les naturels perdirent un homme, et les Anglais en eurent plusieurs grièvement blessés à coup de flèches. A la distance de huit ou dix verges, un des soldats de marine eut le bras droit cloué au corps par une de ces flèches, et une autre de ces armes fit une blessure assez grave dans la cuisse d'un homme à la distance de cent verges.

Le 6 octobre, l'hiver s'était sérieusement déclaré dans cette contrée : M. Beechey, ayant renoncé à tout espoir de voir arriver le capitaine Franklin, se décida à remettre à la voile. Au détroit, en rangeant de trop près la côte d'Amérique, le *Blossom* se trouva au milieu de brisans dont il n'échappa que par le plus grand hasard.

Il doubla la pointe orientale de l'île Saint-Laurent sans voir la terre, à cause du brouillard ; il reconnut les îles Saint-Paul et Saint-Georges, et on passa le 14 dans le détroit d'Ounemak, pour se retrouver encore une fois dans les mers libres de l'océan Pacifique.

M. Beechey suspend le récit de son voyage pour faire quelques réflexions sur la possibilité du passage au nord de l'Amérique, qu'il regarde comme certaine. Il examine ensuite quelle voie serait préférable pour effectuer le passage, de commencer par l'est ou par l'ouest ; et malgré les inconvéniens qu'offre la longue navigation nécessaire pour se rendre sur les lieux, il conclut que la route de l'ouest à l'est offre plus de chances de succès. Il déclare même que des navires qui pourraient se trouver dans la baie de Kotzebue

en bon état et au commencement d'un été, pourraient, avec du zèle et de la persévérance, atteindre dans l'année suivante la côte occidentale de la presqu'île Melville.

M. Beechey passe ensuite à des considérations générales sur les Esquimaux. Bien que ces considérations soient du plus haut intérêt et décèlent un observateur judicieux et instruit, nous ne pouvons les reproduire ici dans leur entier, et nous serons obligés de renvoyer le lecteur à l'auteur lui-même. Nous devons observer seulement que M. Beechey regarde toutes les tribus qui habitent les plages septentrionales de l'Amérique comme une seule et même race qui a beaucoup de rapports avec celle des Tschutskaï de l'Asie et qui en descend probablement. Le nombre total de ceux qui vivent depuis le 65° degré de latitude N., jusqu'au cap Barrow, ne peut guère s'estimer qu'à 2,500 individus disséminés en petites peuplades, composées, chacune de cent personnes au plus.

Dans l'hiver ils se réfugient dans leurs *yourts* ou cabanes, en partie creusées en terre, en partie construites de morceaux de bois flotté couverts de mousse. L'été ils parcourent les bords de la mer, et se servent de tentes en peaux de daim fixées à des pieux.

Ils n'ont point de chefs proprement dits, mais les vieillards ont beaucoup d'influence, et les vieilles femmes qui jouissent de la réputation d'être sorcières inspirent beaucoup de crainte à leurs compatriotes.

Leur passe-temps le plus délicieux est de fumer, et ils s'y livrent aussi long-temps qu'ils ont du tabac. Il est rare que cette substance leur parvienne sans mélange et il s'y trouve souvent des dolures de bois sec.

Les ornemens qu'ils portent aux joues sont usités depuis la baie Norton jusqu'aux bords de la rivière Mackenzie; et il n'ont été observés ailleurs en nul autre pays, excepté chez les habitans de la baie du Prince William. Mais chez ceux-ci cet ornement est borné aux femmes, tandis que chez les Esquimaux du nord les hommes seuls jouissent de ce privilège. Il est en outre remarquable que cette

décoration pour les hommes soit bornée à un espace limité, quand la distinction particulière aux femmes, le tatouage sur les joues, s'étend depuis le Groënland jusqu'aux rivages de la Californie, en suivant tout le développement des côtes de l'Amérique septentrionale et occidentale.

Pour imprimer une plus grande vitesse aux harpons qu'ils lancent sur les baleines, ils se servent d'un instrument semblable à celui que les naturels de la Nouvelle-Hollande emploient pour décocher leurs lances, et qu'ils nomment *womerra*. Et cependant l'océan Pacifique tout entier sépare ces deux races d'hommes !....

Le langage des Esquimaux de l'ouest ressemble beaucoup à celui de l'est; M. Beechey en offre pour preuve le vocabulaire des mots qui furent recueillis dans son expédition, comparé avec celui qui avait été donné par le capitaine Parry. Mais cette langue ne paraît pas s'étendre au-delà de la baie Norton, et n'est pas comprise à Ounalaska. Toutefois il y a encore de l'affinité dans les mots radicaux.

M. Beechey a trouvé que dans le détroit de Behring et aux environs, les courans portaient habituellement au nord avec plus ou moins de vitesse, suivant la direction du vent; mais ils s'est assurent en même temps que ces courans n'étaient guère que superficiels et qu'à la profondeur de quatre brasses ils cessaient d'être sensibles.

Enfin M. Beechey, parlant de la grande quantité de bois flotté, jeté sur le rivage de la mer au nord du détroit de Behring et en rendant compte de leur qualité et de l'état où on les trouve, ajoute qu'il croit que ces troncs d'arbres, qui appartiennent pour la plupart à des pins et à des bouleaux, sont apportés de l'intérieur par les grands fleuves de l'Amérique.

Le Blossom observa dans la journée du 20 une éclipse de soleil, et peu après éprouva une tempête furieuse qui démolit une partie du gaillard d'avant. En cette circonstance le baromètre descendit

d'un pouce en onze heures de temps et remonta de la même quantité en deux heures. On s'aperçut quelques jours après que plusieurs hommes de l'équipage étaient atteints du scorbut, et ce qui nous paraît bien extraordinaire, M. Beechey attribue cette maladie à la grande consommation que ces hommes firent de la chair de tortue après la relâche dans les îles Bonin : c'est la première fois, je pense, qu'une semblable opinion a été émise.

Le 29 au soir, on mouilla sur la baie de Monterey, où l'on prit des rafraîchissemens et où le navire fut réparé. D'après les ordres de la République, la liberté avait été accordée aux Indiens qui jouissaient de la meilleure réputation, mais cette mesure leur avait été funeste à eux-mêmes. Leur conduite avait été si mauvaise qu'on avait été obligé de remettre les uns entre les mains des pères de la mission, et de condamner les autres à des travaux forcés. Par suite de cet essai, l'utilité des missions ayant été reconnue par le gouvernement, il avait rendu aux pères leur ancien traitement et leur avait promis de liquider leur arriéré, sous la condition qu'ils se conformeraient aux loix du pays, et se considéraient comme justiciables de ces mêmes loix.

On fit ensuite de l'eau à San-Francisco, dont le presidio avait souffert d'un tremblement de terre arrivé le 22 avril 1826. Le 3 décembre on quitta ce port; le 13 on vit le cap Saint-Lucas. On reconnut que les îles *Tres-Marias* étaient éloignées de Saint-Blas de 20 milles de plus qu'il n'est indiqué sur les cartes.

On mouilla le 15 sur la rade de Saint-Blas, où M. Beechey séjourna jusqu'au 27 janvier, à la requête des négocians anglais de cette place, que les troubles du pays avaient jeté dans la plus grande inquiétude. De là on se rendit à Mazatlan, où l'on resta 17 jours. Après une nouvelle relâche à Saint-Blas, dans laquelle M. Beechey déterminait la position de Tepic et fixa sa hauteur au-dessus du niveau de la mer, à 2,900 pieds, le *Blossom* reprit la mer le 8 mars; le 10 on vit le volcan de Colima, dont la hauteur se trouva être de

12,003 pieds. Le 13 mars on mouilla à Acalpuco; le 29 mars on passa l'équateur, et le 29 avril on relâcha à Valparaiso.

M. Beechey fait observer que c'est là qu'il connut les promotions dont l'état-major du *Blossom* avait été l'objet. Heureux les officiers qui dans ces sortes de campagnes voient leurs efforts récompensés par de pareilles marques d'attention et d'intérêt de la part du gouvernement! C'est ainsi qu'on peut exciter parmi eux une louable émulation, et non par des faveurs accordées à l'intrigue et aux coteries individuelles....

Le 23 mai, à sept lieues de Coquimbo, on sentit le soir une secousse de tremblement de terre, si forte que plusieurs personnes s'imaginèrent qu'on avait laissé tomber l'ancre. Après avoir passé quelques jours dans ce paisible havre, on remit à la voile; le 3 juin on passa par le méridien du cap Horn, et le 21 juillet on mouilla à Rio-Janeiro. Enfin, après une traversée de 49 jours, le *Blossom* mouilla sur la rade de Spithead dans les premiers jours d'octobre, après avoir été absent durant trois ans et demi, et avoir parcouru plus de 24,000 lieues sur la surface du globe, au travers de toutes sortes de températures.

M. Beechey perdit quinze personnes dans le cours de sa campagne, savoir : huit par maladie, et sept par accidens divers. Cela n'étonnera point ceux qui feront attention aux dangers continuels auxquels l'homme de mer est en butte dans ces sortes de voyages. Tout capitaine qui tiendra à remplir ses instructions sera exposé à de semblables pertes et à de plus grandes encore. Celui-là seul qui, bornant son voyage à une simple promenade, évitera l'approche des terres, ou ne visitera que des endroits connus, pourra se flatter de conserver constamment son équipage en bonne santé; et il y aurait de sa faute s'il n'en était pas ainsi, car avec les connaissances aujourd'hui acquises, un simple voyage autour du monde offre souvent bien moins de dangers que la reconnaissance d'une côte peu éloignée de l'Europe.

Enfin M. Beechey termine sa narration en rendant justice au zèle et aux talens des officiers employés sous ses ordres, en avouant les obligations qu'il a vis-à-vis de plusieurs d'entre eux pour la publication de son voyage, et en appelant l'indulgence du public sur son style. De sa part, cette précaution est absolument inutile, et n'est qu'une affaire de forme; car il est impossible de présenter les faits d'une manière plus simple, plus naturelle et plus agréable que ne l'a fait M. Beechey, et d'y attacher en même temps des observations de tout genre et de la plus haute importance pour l'histoire de l'homme et la géographie physique.

A la narration de M. Beechey sont jointes trois cartes, dont une présente l'ensemble de la route suivie par le *Blossom*; la seconde, à l'échelle de neuf lignes et demie au degré, retrace dans le plus grand détail l'ensemble des opérations exécutées sur la côte N.-O. d'Amérique depuis le 64^e degré de latitude nord, jusqu'au cap Barrow par 71° 27' lat. N. La troisième est la carte particulière du groupe de Gambier dans les îles Basses, dressée à une grande échelle. En outre dix-neuf gravures charmantes et de la plus admirable vérité représentent des paysages, des portraits et des vues des divers lieux visités par M. Beechey. Ce capitaine nous apprend qu'en outre on avait levé dans le cours du voyage les plans de quatorze mouillages, dont deux sont nouveaux; de plus de quarante îles, dont six sont des découvertes, et d'au moins six cents milles de côtes, dont un cinquième n'avait pas encore été tracé, et qu'on avait dessiné une grande quantité de vues de côtes.

L'appendice qui occupe à peu près la moitié de la seconde partie offre d'abord un mémoire de M. Buckland, sur les fossiles rapportés par l'expédition de M. Beechey, enrichi de trois lithographies qui représentent ces débris d'animaux. Ils appartiennent aux cinq espèces de quadrupèdes qui suivent: l'éléphant, le bison, le bœuf musqué, le daim et le cheval, en outre les vertèbres d'un animal inconnu qui paraît tenir à la fois des paresseux et des pa-

chydermes. Après avoir rapproché les observations des officiers du *Blossom* sur la constitution géologique de la baie Escholtz, de celles de MM. Tilesius et Adams sur la découverte du fameux mammoth des bouches de la Lena; après avoir passé en revue les diverses parties du globe où des ossemens d'éléphants et de rhinocéros ont été trouvés gisant pêle-mêle avec des os de chevaux, de bœufs, de rennes, etc., M. Buckland repousse l'opinion de Pallas, qui voulait que ces débris eussent été entraînés des contrées méridionales vers les pôles, par suite d'une violente secousse dans la masse des eaux du globe; il éloigne aussi l'hypothèse qui établit que ces espèces d'animaux pourvus de fourrures plus épaisses que celles qui existent de nos jours étaient plus capables de résister aux froids rigoureux de la zone glaciale. Enfin il arrive à des conclusions parfaitement identiques avec l'opinion émise par M. Cuvier, dans son savant ouvrage sur les ossemens fossiles; c'est-à-dire que les régions polaires jouissant primitivement d'une température beaucoup plus douce pouvaient nourrir les éléphants, les rhinocéros et les autres espèces d'animaux dont on ne trouve plus que les restes, et qu'un changement subit de température put seul causer leur destruction et dans quelques circonstances conserver leurs dépouilles dans l'état où elles se présentent aujourd'hui à nos regards.

M. Bennett, décrit ensuite la forme intérieure de la ruche construite par une nouvelle espèce d'abeille qu'il a nommée *Melipona-Beechei*. Dans cette description scientifique, nous n'arrêterons votre attention que sur le fait suivant; les cellules angulaires et semblables à celles que construisent les abeilles de l'Europe ne sont destinées qu'à contenir les larves des abeilles du Mexique; tandis que le miel est renfermé dans des espèces de sacs arrondis, de un pouce de diamètre et placés dans une partie séparée de la ruche. Il en résulte que les habitans de cette contrée peuvent très-facilement s'emparer de la récolte de miel, sans être obligés de détruire ou même d'asphyxier les abeilles.

Le vocabulaire donné par M. Beechey, sur la langue des Esquimaux de la côte N. O. d'Amérique, nous a paru contenir 450 mots d'un bon choix. Les langues de l'Amérique septentrionale nous sont inconnues, et je ne puis vous signaler ce qu'elles peuvent avoir de commun avec celle des Esquimaux. Tout ce que je puis affirmer c'est que cette langue n'a pas un mot commun avec celles que parlent les habitans de la Polynésie, depuis les îles Hawaii jusqu'à la Nouvelle-Zélande. Je n'en excepte que le nombre cinq, qui se rend par *ta-lima* chez les Esquimaux, et varie chez les Polynésiens en *dima*, *lima* et *nima*.

M. Beechey présente des remarques nautiques très-détaillées sur les divers mouillages qu'il a fréquentés dans le cours de la campagne, et ces remarques ne peuvent manquer d'être très-utiles aux navigateurs. A ces remarques est joint l'exposé des observations qui ont servi à fixer leur position en latitude et en longitude, puis le tableau des positions obtenues dans le cours du voyage, au nombre de cent vingt environ.

L'ouvrage est enfin terminé par les tableaux des observations barométriques, thermométriques et hygrométriques, exécutées de deux heures en deux heures; des pesanteurs spécifiques de l'eau de mer dans les divers parages, de l'inclinaison de l'aiguille aimantée, de la variation du compas, et des expériences de température sous-marines à de grandes profondeurs.

Malgré le mérite qu'elles peuvent avoir, la plupart de ces observations sont du ressort de la physique, et je ne m'appesantirai pas sur leurs résultats; mais puisque vous avez accueilli avec intérêt mes propres expériences sur la température des eaux de la mer à de grandes profondeurs, j'ai pensé que vous serez bien aise de connaître jusqu'à quel point les observations de M. Beechey se sont accordées avec les miennes.

Quand je vous annonçais, par une note insérée dans un de vos derniers Bulletins, que nous étions probablement les premiers à rapporter sur l'*Astrolabe* une suite d'observations aussi complètes

sur le refroidissement général des mers à de hautes profondeurs, j'étais loin de penser qu'un navigateur intrépide et persévérant recueillait de son côté des documens sur ce même sujet: j'ai été d'autant plus satisfait de cette découverte, que le physicien (M. Arago) chargé d'examiner nos travaux les avait honorés d'une indifférence complète; aussi me suis-je empressé d'examiner moi-même les résultats du navigateur anglais, et voici ce que j'en ai pu conclure.

Les observations de M. Beechey sont au nombre de quatre-vingt-dix-huit, et plus de la moitié ont été faites sur des profondeurs de plus de quinze cents pieds. Dans les vingt-six qui ont pour objet des sondes au-dessous de cent cinquante brasses (françaises), la température des couches inférieures diffère rarement de plus de cinq ou six degrés centigrades de celle de la surface. Une seule fois, et ce cas fut observé dans l'Océan Pacifique par 14° de latitude septentrionale, cette différence s'éleva jusqu'à 19 pour 112 brasses seulement; et ce cas est fort remarquable, s'il n'y a pas eu erreur.

A mesure que la profondeur s'élève au-dessus de cent cinquante brasses, on voit la différence de température entre la surface et celle des couches sous-marines devenir plus considérable, ou pour s'exprimer plus correctement cette dernière température devient plus constante, et se maintient entre 10 et 6°, quelque élevée que soit la température des couches supérieures, et plus de six expériences confirment ce fait.

Enfin, quatre observations poussées par M. Beechey jusqu'à 825, 961, 882 et 855 brasses, démontrent qu'au-delà de 600 brasses le refroidissement progressif n'est presque plus sensible, et les limites de ce refroidissement ont toujours été resserrées entre 4 et 6 degrés. Sans doute il était difficile d'offrir des résultats qui fussent plus d'accord avec ceux qui dérivent des expériences faites à bord de l'*Astrolabe*.

La navigation de M. Beechey dans les hautes latitudes des deux

hémisphères lui a permis d'étendre l'application de ces lois sur la distribution du calorique aux parages éloignés de l'équateur de 56° au sud et de 71° au nord. Ses expériences par le 61^e degré de latitude septentrionale sont particulièrement dignes de toute l'attention des physiiciens, en ce qu'elles nous apprennent que la température des eaux se trouvant à 7°, 1 à la surface, descend successivement à 5°, 2 à 5 brasses; à 3°, 3 à dix brasses; à -2°, 8, et -1°, 7 par 20 brasses, et se maintient ensuite à 0°, 6 par cinquante, cent et deux cents brasses de profondeur. Par-là nous acquérons définitivement la certitude que les couches inférieures de la mer peuvent descendre dans les hautes latitudes jusqu'à la température de la glace fondante et même au-dessous, lorsque les couches superficielles jouissent encore d'une température de plusieurs degrés au-dessus de zéro.

D'après l'exposé que je viens de vous offrir, comme moi sans doute vous jugerez, messieurs, qu'il était impossible de remplir plus dignement que ne l'a fait M. Beechey l'attente des géographes et de tous les amis des sciences. Son voyage occupera un rang fort honorable près de ceux des Cook, des Vancouver, des King, des Parry, des Franklin, etc.; et celui de nos compatriotes qui voudra consacrer ses veilles à transporter dans notre langue l'intéressante relation de M. Beechey rendra un service important à toutes les personnes qui s'intéressent aux progrès de la géographie, et qui ne possèdent pas assez bien l'anglais pour lire cet ouvrage dans l'original.

En attendant, messieurs, que l'on veuille bien vous faire ce cadeau, je vous proposerai d'insérer dans votre Bulletin le tableau des positions géographiques déterminées dans le voyage de M. Beechey, et le tableau de ses expériences de température à diverses profondeurs sous-marines. Le premier est du ressort immédiat de la géographie, et l'autre complètera les expériences de cette nature faites à bord de *P' Astrolabe*, et déjà insérées dans ce même Bulletin.

Si ma proposition vous agréé, je me chargerai avec plaisir du soin de réduire les longitudes au méridien de Paris, les mesures de brasses anglaises et de degrés du thermomètre de Fahrenheit en brasses françaises et degrés du thermomètre centigrade, pour en faciliter l'intelligence au lecteur.

J. D'URVILLE.

8 avril 1831.

TABLEAU

DES POSITIONS GÉOGRAPHIQUES OBTENUES DANS LE COURS DU
VOYAGE DU CAPITAINE BEECHEY.

| NOMS DES LIEUX. | LATITUDE. | LONGITUDE par rapport au méridien de Paris. | REMARQUES. |
|---|---------------|--|--|
| Huit-Roches..... | 54° 48' 20" N | 19° 7' 48" O | N'existent point dans les limites de cet horizon. |
| Ténérife (Santa-Cruz)... | 28 27 51 » | 18 54 21 » | Batterie du Salut. |
| Fernando Noronha.... | 5 52 55 S. | 34 35 46 » | Pic de l'Eglise. |
| Rio Janeiro..... | 22 54 37 » | 45 25 5 » | Fort Villegagnon. |
| Talcahuano..... | 56 42 55 » | 75 17 25 » | Fort Saint-Augustin. |
| Valparaiso..... | » » » | 75 51 51 » | Debarcadère. |
| Salas y Gomez. (I.)... | 26 27 46 » | 107 40 32 » | Pointe S. E. |
| | 27 8 46 » | 111 45 00 » | P. Laperouse, baie de Cook. |
| Pâques, (I. de)..... | 27 6 28 » | 111 32 42 » | Piton sur la pointe N. E. |
| | 27 11 21 » | 111 44 50 » | Rocher de l'Aiguille. |
| | 27 5 53 » | » » » | Pointe Saint-Jean. |
| Ducie (I.)..... | 24 40 20 » | 127 6 2 » | Pointe N. E. |
| Henderson ou Elisabeth (I.)..... | 24 21 18 » | 150 38 54 » | Pointe N. E. |
| Pitcairn (I.)..... | 25 3 37 » | 132 28 47 » | Village. |
| Hercule ou Oeno (I.).. | 24 4 21 » | 153 4 25 » | Extrémité N. E. des arbres. |
| Crescent (I.)..... | 25 20 29 » | 136 55 32 » | Pointe S. |
| | 25 17 39 » | » » » | Pointe N. O. |
| | 25 8 25 » | 157 15 45 » | Vallée de L'aiguade. |
| Gambier (I.)..... | 25 7 58 » | 157 15 18 » | Pic oriental du mont Duff. |
| | 25 4 17 » | » » » | Pointe N. de l'île Low. |
| | 25 15 15 » | » » » | Extrémité S. des Brisans. |
| Hood (I.)..... | 21 50 50 » | 157 55 45 » | Pointe O. |
| Minerve ou Clermont- Tonnerre. | 18 35 42 » | 158 21 56 » | Pointe S. E. |
| | 18 28 48 » | » » » | Pointe N. |
| Serles (I.)..... | 18 16 4 » | 159 21 9 » | Gros arbre du N. |
| | 18 22 39 » | 159 15 27 » | Pointe S. E. |
| Whitsunday (I.)..... | 19 25 38 » | 140 57 12 » | Grand arbre près de la pointe N. O. |
| Reine-Charlotte (I.).... | 19 17 40 » | 144 2 52 » | Grand arbre près de la P. E. |
| | 18 45 19 » | 144 7 37 » | Massif O. de Cocotiers. |
| Lagon, (I. du) de Cook. Teuy des naturels... | 18 42 26 » | » » » | Pointe N. |
| | » » » | 141 3 36 » | Pointe E. |
| Thrum Cap (I.)..... | 18 50 8 » | 144 28 24 » | Groupe d'arbres sur la pointe N. O. |
| Egmont (I.)..... | 19 22 59 » | 141 32 27 » | Groupe près de la pointe N. |
| | 19 24 26 » | 144 54 58 » | Pointe S. O. |
| | 144 25 55 » | » » » | Pointe N. |
| Barrow (I.)..... | 20 45 7 » | 144 24 35 » | Pointe O. |
| | » » » | 140 45 8 » | Cocotiers de la pointe N. E. |
| Carysfort (I.)..... | 20 44 55 » | 140 39 52 » | Pointe E. |

| NOMS DES LIEUX. | LATITUDE. | LONGITUDE par rapport au méridien de Paris. | REMARQUES. |
|---|----------------|--|---|
| | 21° 47' 00" S. | » ° »' »" O | Pointe N. |
| | 21 55 5 » | » » » | Point D. |
| Osnaburgh (I.), ou Récif du Maïlda..... | 21 55 42 » | 141 49 58 » | Pointe S. O. |
| | 21 50 52 » | 141 4 52 » | Pointe E. |
| | 21 50 00 » | 141 14 48 » | Ile de sable sur la barre. |
| | 22 42 25 » | 141 00 17 » | Morne de la pointe N. E. |
| Cokburn (I.)..... | 22 17 9 » | » » » | Pointe S. O. |
| | 21 37 41 » | 142 58 22 » | Pointe N. |
| Lagon (I. du) de Bligh | 19 40 22 » | 142 42 52 » | Pointe N. O. |
| Byam Martin (I.)..... | 19 7 38 » | 142 58 45 » | Pointe N. E. |
| Gloucester (I.) Toui- Toui..... | 19 8 44 » | 145 1 45 » | Pointe S. O. |
| | 18 6 18 » | 145 11 59 » | Arbres sur la pointe N. E. |
| | » » » | 143 11 59 » | Observatoire. |
| | 18 4 00 » | » » » | Pointe N. |
| Bow (I.) ou Heyou.... | 18 8 54 » | 145 21 25 » | Groupe de cocotiers sur la pointe O. |
| | 18 26 6 » | 142 58 50 » | Pointe S. E. |
| | 17 44 18 » | 142 55 38 » | Cocotiers sur la pointe N. E. |
| Moller (I.) ou Amanou. | 17 52 51 » | 145 8 45 » | Pointe S. O. |
| Résolution (I.) ou To- wery..... | 17 22 20 » | 145 44 14 » | Cocotiers sur la pointe S. E. |
| | 19 10 19 » | 145 51 7 » | Pointe rocailleuse du N. |
| Cumberland (I.)..... | 19 12 20 » | 145 59 50 » | Pointe S. E. |
| | 18 49 2 » | » » » | Extrémité sud du récif. |
| Prince William Henry I. ou Lostange..... | 18 45 55 » | 144 3 2 » | Extrémité S. O. |
| | 18 42 54 » | 145 59 49 » | Extrémité N. E. |
| | 18 18 10 » | 144 27 7 » | Pointe S. |
| | 18 15 36 » | 144 24 21 » | Pointe S. E. |
| Dawahaidy (Groupe)... | 18 10 8 » | 144 27 7 » | Deux cocotiers près de la pointe N. |
| | 17 58 24 » | 144 28 59 » | Pointe N. |
| Marakau (Groupe).... | 18 9 58 » | » » » | Pointe S. |
| Douteuse (I.)..... | 17 19 46 » | 144 42 55 » | Pointe E. |
| | 17 54 59 » | 144 59 56 » | Pointe N. O. |
| Melville (I.)..... | » » » | 144 52 10 » | Pointe S. E. |
| | 17 48 00 » | 145 25 16 » | Pointe S. E. |
| Bird (I.)..... | 17 26 50 » | 145 44 6 » | Pointe N. |
| Croker (I.)..... | 17 53 59 » | 150 21 11 » | Deux cocotiers sur la P. E. |
| Maïtea (I.)..... | 17 54 12 » | » » » | Pic de Taïa'rabou. |
| | » » » | 151 26 6 » | Pointe S. |
| Taïti..... | » » » | 151 49 25 » | Extrémité S. E. de la pointe Vénus. |
| Eimeo (I.)..... | 17 29 51 » | 152 7 28 » | le pic percé d'une ouverture. |
| Tetheroa (I.)..... | 17 2 25 » | 151 51 22 » | Pointe S. E. |
| Onihou (I.)..... | 21 52 15 N. | 162 45 44 » | Pointe S. O. de la baie Yam. |
| Vvahou (I.)..... | » » » | 160 20 24 » | » |
| Petropaulski..... | 53 00 58 » | 156 23 6 E | L'église. |
| Villenchinsky (Mont)... | 52 40 45 » | 156 00 15 » | » |
| Cap Gavaria..... | 52 21 45 » | 156 18 44 » | » |

| NOMS DES LIEUX. | LATITUDE. | LONGITUDE par rapport au méridien de Paris. | REMARQUES. |
|-------------------------|----------------|--|--------------------------------------|
| Haut pic du nord..... | 53° 19' 30" N. | 156° 27' 41" E. | |
| Behring (I.)..... | 55 22 44 » | 163 39 17 » | Pointe basse du N. |
| Seal Rock. Id..... | 55 47 2 » | 163 29 15 » | Pointe O. ou pointe Kytroff. |
| Clark (I.)..... | 55 43 35 » | 163 25 57 » | Pointe N. O. |
| Chamisso (I.)..... | 63 24 40 » | 173 59 54 O. | Cap S. O. |
| Saint-Paul (I.)..... | 65 51 40 » | 173 49 54 » | Cap N. O. |
| Saint-Georges (I.)..... | 66 13 11 » | 164 6 24 » | |
| Dio- (Ratmanoff (I.).. | 57 10 33 » | 172 38 12 » | Pic de l'O. |
| mède Krusenstern (I.) | 56 37 50 » | 171 53 45 » | Pic du S. |
| (I.) (Fair-way-Rock.. | 65 51 42 » | 171 24 9 » | Pointe N. O. |
| Cap Est..... | 65 46 17 » | 171 15 34 » | Pointe S. |
| Cap Prince de Galles... | 65 38 40 » | 171 4 9 » | Centre. |
| Cap Krusenstern..... | 66 3 10 » | 172 4 14 » | Pointe S. E. |
| Cap Espenbrug..... | 65 33 30 » | 170 19 34 » | Morne au-dessous du pic. |
| Cap Deceit..... | 67 8 00 » | 166 6 24 » | Cap bas mal terminé. |
| Cap Deceit..... | 67 11 5 » | 165 57 9 » | Morne de l'O. au-dessous du cap. |
| Cap Espenbrug..... | 66 54 56 » | 165 57 2 » | Pointe E. |
| Cap Deceit..... | 66 6 20 » | 165 00 40 » | Extrémité S. E. de la baie Kotzebue. |
| Pointe Rodney..... | 64 42 10 » | 168 38 14 » | Pic du N. |
| King (I.)..... | 64 58 49 » | 170 18 11 » | |
| Cap York..... | 65 24 10 » | 169 40 4 » | Pointe Spencer. |
| Port Clarence..... | 65 16 40 » | 169 8 14 » | |
| Cap Mulgrave..... | » » » | 166 18 5 » | Mal terminé. |
| Cap Thomson..... | 68 7 39 » | 168 12 50 » | |
| Cap Seppings..... | 67 57 20 » | 167 4 45 » | Pic aigu qui le surmonte. |
| Pointe Hope..... | 68 19 15 » | 169 6 48 » | Pointe sablonneuse. |
| Cap Dyer..... | 68 37 52 » | 168 28 43 » | |
| Cap Lisburne..... | 68 52 6 » | 168 26 3 » | Station de Flint. |
| Cap Sabine..... | 68 56 40 » | 166 55 32 » | |
| Cap Beaufort..... | 69 6 47 » | 165 58 52 » | Station Coal. |
| Station du lac..... | 69 34 23 » | 165 27 4 » | Village. |
| Cap des Glaces..... | 70 19 8 » | 164 6 52 » | Village. |
| Cap Collie..... | 70 37 24 » | 162 15 48 » | |
| Pointe Barrow..... | 71 25 31 » | 158 41 54 » | |
| San Francisco..... | 37 47 50 » | 124 43 54 » | Observatoire. |
| Idem..... | 37 48 30 » | 124 47 47 » | Fort. |
| Punta de los Reyes..... | 37 59 40 » | 125 19 54 » | Extrémité du morne. |
| Grand Farallon..... | 37 41 55 » | 125 18 52 » | Le pic. |
| Table Hill..... | 37 55 40 » | 124 54 4 » | |
| Mont Bolbones..... | 37 52 55 » | 124 44 8 » | |
| Notch Hill..... | 37 50 58 » | 124 45 54 » | Petit pic sur la côte |
| Monterey .. | 36 56 24 » | 124 42 10 » | Le fort. |
| Pointe Pinas..... | 36 37 15 » | » » » | |
| Wahou..... | 21 18 12 » | 160 20 49 » | Le fort Honorourou. |
| Macao..... | 22 42 00 » | 111 43 46 E. | La Factorerie. |
| | | 111 8 48 » | Batterie du Salut. |
| | | 111 41 56 » | Pointe O. de Kaikong. |

| NOMS DES LIEUX. | LATITUDE. | LONGITUDE par rapport au méridien de Paris. | REMARQUES. |
|--------------------------|----------------|--|--|
| Assomption (I.)..... | 19° 40' 55" N. | 143° 6' 54" E. | Le pic. |
| Mangs..... | 19 57 2 » | 142 59 24 » | Pic sur l'île du Centre. |
| Bashee (I.) du Nord.... | » » » | 119 38 32 » | |
| Vela rete..... | » » » | 148 31 8 » | Le rocher le plus élevé. |
| Formosa (I.)..... | » » » | 148 34 58 » | Pointe S. E. |
| Pedra Branca..... | » » » | 142 44 59 » | |
| Petit Botel - Tobago - | 21 57 50 » | 149 20 6 » | Entrée du N. E. |
| Xima..... | 21 57 00 » | 149 19 26 » | Pointe S. O. |
| Grand Botel - Tobago - | 22 1 40 » | 149 19 21 » | Pointe S. E. |
| Xima..... | 22 6 10 » | 149 12 26 » | Pointe N. O. |
| Samsanne (I.)..... | 22 41 15 » | 149 12 6 » | Le centre. |
| Lou-Choo..... | 26 4 5 » | » » » | Station de la pointe Abbey. |
| Sandy (I.)..... | 26 5 50 » | 125 24 56 » | Pointe S. |
| Kirrama (I.)..... | 26 9 00 » | 124 56 26 » | Le centre. |
| Archbishop { Port Lloyd. | 27 5 55 » | 159 55 42 » | La haute île en forme de coin. |
| (Groupe) { I. Parry... | 27 43 50 » | 159 47 17 » | Pointe N. O. |
| { I. Kater... | 27 29 40 » | 129 54 48 » | Entrée du N. |
| San-Blas..... | » » » | 107 35 39 O. | L'arsenal. |
| San-Juan (mont)..... | 21 27 00 » | 107 16 57 » | Piton du Sud. |
| Tonalisco (mont)..... | 21 46 48 » | 107 5 49 » | |
| Tepic..... | 21 50 42 » | » » » | Le consulat. |
| Piedra de Mar..... | 21 34 45 » | 107 48 37 » | |
| Isabella (I.)..... | 21 51 15 » | 108 12 27 » | Le pic. |
| { I. N..... | 21 32 53 » | 108 48 27 » | Le morne du Sud. |
| Tres- { I. N..... | 21 45 00 » | 108 58 59 » | Île plate, partie N. O. |
| Marias { San - Juanito.. | 21 44 5 » | 108 59 44 » | Rocher élevé. |
| (I*) { Prince Georges | 21 28 12 » | 108 45 5 » | Le pic du N. |
| { I. du S..... | 21 19 22 » | 108 32 27 » | Le pic de FE. |
| Mazatlan..... | 23 11 40 » | 108 42 48 » | Morne élevé à la pointe. |
| Corvetena..... | » » » | 108 8 43 » | Petit rocher au large du cap Corrientes. |
| Cap Corrientes..... | » » » | 107 59 37 » | |
| Colima (mont)..... | 19 24 42 » | 105 53 25 » | |
| Acapulco..... | 16 50 52 » | 102 11 8 » | Fort San Carlos. |
| Coquimbo..... | 29 56 57 S. | 73 37 5 » | La fonderie de cuivre. |

TABLEAU

Des expériences de température de la mer à diverses profondeurs, exécutées durant le voyage de M. Beechey.

| DATES. | LATITUDE. | LONGITUDE du méridien de Paris. | Profondeur en brasses de 5 pieds. | AIR. | TEMPÉRATURE. (thermomèt. centigrade.) | |
|---------------|------------|---------------------------------------|--|-------|--|-------|
| | | | | | Surface. | Fond. |
| Mai 1825. | 48° 45' N. | 8° 39' O. | 95 | 45°,0 | 45°,8 | 44°,0 |
| Id. | 44 20 » | 47 0 » | 154 | 46,7 | 47,7 | 44,4 |
| Juin id. | 22 2 » | 25 34 » | 45 | 25,2 | 22,2 | 17,2 |
| Id. | 17 30 » | 29 21 » | 88 | 25,0 | 24,7 | 15,5 |
| Juillet id. | 20 38 S. | 41 6 » | 517 | 21,7 | 22,8 | 6,5 |
| Id. | 25 32 » | 43 32 » | 225 | 21,7 | 25,9 | 13,3 |
| Août id. | 31 29 » | 48 17 » | 349 | 16,7 | 18,9 | 8,0 |
| Id. | 59 31 » | 47 22 » | 278 | 8,5 | 15,0 | 12,8 |
| Septembre id. | 42 2 » | 48 28 » | 225 | 8,5 | 8,6 | 5,0 |
| Id. | 46 15 » | 54 15 » | 315 | 12,8 | 10,5 | 5,0 |
| Id. | 47 18 » | 55 50 » | 304 | 6,4 | 10,0 | 7,0 |
| Id. | Id. | Id. | 678 | Id. | Id. | 4,0 |
| Id. | Id. | Id. | 825 | Id. | Id. | 4,4 |
| Id. | Id. | Id. | 964 | Id. | Id. | 4,1 |
| Id. | 55 58 » | 74 30 » | 112 | 2,8 | 6,5 | 5,8 |
| Id. | Id. | Id. | 259 | Id. | Id. | Id. |
| Id. | Id. | Id. | 371 | Id. | Id. | 4,7 |
| Id. | Id. | Id. | 484 | Id. | Id. | 5,5 |
| Octobre 1826. | 38 30 » | 78 4 » | 101 | 12,2 | 15,0 | 10,6 |
| Id. | Id. | Id. | 225 | Id. | Id. | 6,9 |
| Id. | Id. | Id. | 342 | Id. | Id. | 7,6 |
| Id. | Id. | Id. | 450 | Id. | Id. | 6,7 |
| Juillet 1828. | 37 20 » | 51 7 » | 112 | 14,0 | 15,6 | 14,0 |
| Id. | Id. | Id. | 214 | Id. | Id. | 13,8 |
| Id. | Id. | Id. | 326 | Id. | Id. | 9,4 |
| Novemb. 1825. | 30 21 » | 91 54 » | 112 | 19,1 | 17,2 | 16,9 |
| Id. | Id. | Id. | 247 | Id. | Id. | 10,0 |
| Id. | Id. | Id. | 360 | Id. | Id. | 7,5 |
| Avril 1828. | 28 40 » | 98 20 » | 112 | 22,8 | 25,5 | 21,7 |
| Id. | Id. | Id. | 225 | Id. | Id. | 11,7 |
| Id. | Id. | Id. | 337 | Id. | Id. | 9,4 |
| Id. | Id. | Id. | 450 | Id. | Id. | 7,2 |
| Novemb. 1825. | 27 17 » | 105 20 » | 112 | 18,9 | 20,2 | 18,0 |
| Id. | Id. | Id. | 256 | Id. | Id. | 10,8 |
| Id. | Id. | Id. | 337 | Id. | Id. | 7,8 |
| Id. | 26 36 » | 115 0 » | 487 | 21,7 | 25,6 | 6,7 |
| Id. | Id. | Id. | 607 | Id. | Id. | 6,4 |

| DATES. | LATITUDE. | LONGITUDE du méridien de Paris. | Profondeur en brasses de 5 pieds. | AIR. | TEMPÉRATURE. (thermomèt. centigrade.) | |
|---------------|------------|---------------------------------------|--|-------|--|-------|
| | | | | | Surface. | Fond. |
| Novemb. 1825. | 26° 56' S. | 115° 0' O. | 720 | 21°,7 | 25°,6 | 6°,9 |
| Avril 1828. | 25 30 » | 110 20 » | 112 | 26,7 | 26,7 | 20,6 |
| Id. | Id. | Id. | 225 | Id. | Id. | 14,6 |
| Id. | Id. | Id. | 549 | Id. | Id. | 10,0 |
| Id. | Id. | Id. | 461 | Id. | Id. | 6,7 |
| Décemb. 1825. | 24 35 » | 129 20 » | 270 | 24,7 | 24,4 | 15,8 |
| Février 1826. | 21 49 » | 142 45 » | 225 | 24,4 | 27,4 | 14,8 |
| Id. | Id. | Id. | 337 | Id. | Id. | 10,6 |
| Id. | Id. | Id. | 450 | Id. | Id. | 7,2 |
| Janvier id. | 18 38 » | 158 21 » | 254 | 24,7 | 24,2 | 21,1 |
| Mars 1828. | 0 0 » | 102 0 » | 90 | 28,5 | 28,5 | 21,7 |
| Id. | Id. | Id. | 180 | Id. | Id. | 18,4 |
| Id. | 14 22 N. | 104 55 » | 112 | 32,8 | 31,1 | 15,9 |
| Id. | Id. | Id. | 225 | Id. | Id. | 12,8 |
| Id. | Id. | Id. | 337 | Id. | Id. | 9,1 |
| Id. | Id. | Id. | 450 | Id. | Id. | 9,7 |
| Janvier 1827. | 16 5 » | 135 55 » | 373 | 24,4 | 25,9 | 9,4 |
| Id. | Id. | Id. | 486 | Id. | Id. | 7,2 |
| Mars id. | 18 51 » | 161 38 E. | 112 | 25,9 | 26,4 | 19,4 |
| Id. | Id. | Id. | 225 | Id. | Id. | 12,2 |
| Id. | Id. | Id. | 549 | Id. | Id. | 8,9 |
| Id. | Id. | Id. | 472 | Id. | Id. | 6,7 |
| Id. | 18 55 » | 146 34 » | 225 | 27,8 | 26,5 | 15,9 |
| Mai id. | 25 6 » | 122 32 » | 236 | 27,8 | 26,9 | 15,0 |
| Id. | Id. | Id. | 549 | Id. | Id. | 8,5 |
| Id. | Id. | Id. | 394 | Id. | Id. | 7,4 |
| Juin 1826. | 24 57 » | 174 19 » | 225 | 24,4 | 25,0 | 19,5 |
| Décemb. 1827. | 25 38 » | 120 8 O. | 56 | 16,9 | 17,2 | 16,7 |
| Id. | Id. | Id. | 169 | Id. | Id. | 10,0 |
| Id. | Id. | Id. | 236 | Id. | Id. | 8,6 |
| Id. | Id. | Id. | 549 | Id. | Id. | 8,6 |
| Juin 1826. | 28 22 » | 174 37 » | 169 | 25,0 | 24,7 | 15,9 |
| Id. | 28 52 » | 175 29 » | 450 | 27,5 | 25,6 | 8,4 |
| Id. | Id. | Id. | 675 | Id. | Id. | 5,0 |
| Id. | Id. | Id. | 882 | Id. | Id. | 6,0 |
| Id. | 54 51 » | 165 19 E. | 360 | 20,6 | 25,6 | 12,6 |
| Id. | Id. | Id. | 647 | Id. | Id. | 6,1 |
| Id. | Id. | Id. | 855 | Id. | Id. | 6,5 |
| Id. | 35 11 » | 165 1 » | 169 | 25,6 | 22,2 | 16,7 |
| Id. | » » » | » » » | 281 | Id. | Id. | 14,0 |
| Id. | 38 55 » | 161 28 » | 202 | 17,8 | 16,1 | 6,7 |
| Id. | Id. | Id. | 427 | Id. | Id. | 5,2 |
| Octobre 1826. | 53 12 » | 165 59 O. | 112 | 7,2 | 8,6 | 5,9 |
| Id. | Id. | Id. | 225 | Id. | Id. | 4,2 |
| Id. | Id. | Id. | 400 | Id. | Id. | 4,8 |
| Id. | Id. | Id. | 515 | Id. | Id. | 4,4 |
| Juillet 1827. | 58 48 » | 172 42 E. | 112 | 15,9 | 12,2 | 7,2 |

| DATES. | LATITUDE. | LONGITUDE du méridien de Paris. | Profondeur en brasses de 5 pieds. | AIR. | TEMPÉRATURE. (thermomèt. centigrade.) | |
|---------------|------------|---------------------------------------|--|-------|--|-------|
| | | | | | Surface. | Fond. |
| Juillet 1827. | 58° 48' N. | 172° 42' E. | 225 | 15°,9 | 42°,2 | 5°,2 |
| Id. | Id. | Id. | 568 | Id. | Id. | 4,4 |
| Id. | Id. | Id. | 497 | Id. | Id. | 4,4 |
| Id. | 61 40 " | 174 12 " | 6 | 7,2 | 6,5 | 5,2 |
| Id. | Id. | Id. | 41 | Id. | Id. | 3,3 |
| Id. | Id. | Id. | 22 | Id. | Id. | 2,8 |
| Id. | Id. | Id. | 22 | Id. | Id. | 4,7 |
| Id. | Id. | Id. | 34 | Id. | Id. | 4,7 |
| Id. | Id. | Id. | 58 | Id. | Id. | 0,6 |
| Id. | Id. | Id. | 112 | Id. | Id. | 0,6 |
| Id. | Id. | Id. | 225 | Id. | Id. | 0,6 |
| Août 1827. | 70 2 " | 167 0 " | 24 | 13,9 | 9,4 | 3,9 |



EVERAT, imprimeur, rue du Cadran, n° 16.